

NOVEMBRE 1906
25^e ANNÉE
N° 200

FIGARO ILLUSTRÉ

PUBLICATION
MENSUELLE
26, Rue Drouot



REPOS HEBDOMADAIRE

Tableau de M. HOCHARD

Reproduction interdite

PRIX { 3 FRANCS ;
ÉTRANGER : 3 FR. 50

Ayuntamiento de Madrid

Abonnement { France 36 francs
d'un an { Étranger (Union postale). 42 —

LES Pères Chartreux
Expulsés de France
fabriquent maintenant à TARRAGONE
ESPAGNE
leur Liqueur bien connue

Cette fabrication se continue
selon les procédés dont
ils ont gardé le secret.

La forme de la Bouteille
Le Nom,
l'Etiquette
seuls ont changé,
**BIEN REGARDER pour
NE PAS CONFONDRE**



Publicité et Clichés Huguet, Minart & Co, 11, Boulevard des Italiens.

Ce que les Grandes Artistes pensent du **Pianola**



« J'ai été ravie et étonnée de constater que cet ingénieux petit instrument permet de jouer du piano avec une réelle expression... Tous ceux qui aiment la musique devraient posséder un Pianola dont je suis la plus sincère admiratrice. »

Emma CALVÉ.

« Je trouve un intérêt très captivant à conduire un morceau sur cet instrument si docile, si précis et susceptible de rendre les nuances les plus subtiles. »

C. CHAMINADE.

« Le Pianola est le seul instrument capable de donner l'illusion du jeu humain. »

M. ROGER-MICLOS.

« L'expérience que j'ai faite de cet instrument, lors du concert où je chantais accompagnée par le Pianola m'a étonnée et ravie et je dois reconnaître en toute sincérité, que rarement je rencontrai un accompagnateur aussi parfait et aussi docile. »

Jeanne HATTO, de l'Opéra.

Le répertoire du PIANOLA comprend tout: la musique connue à ce jour.

Le Catalogue descriptif « R » est envoyé franco

THE AEOLIAN COMPANY Ltd

Salle Aeolian, 32, Avenue de l'Opéra, PARIS, et 6, Rue Jussieu, LYON.

COMPTOIR NATIONAL D'ESCOMPTE

CAPITAL: 150 MILLIONS — Lettres de Crédit pour VOYAGES — Location de Coffres-Forts. — Agences dans les VILLES D'EAU

L'IODHYRINE du Docteur DESCHAMP
EST LE SPÉCIFIQUE PAR EXCELLENCE de L'

OBÉSITÉ

CACHETS PILULAIRES
préparés par L. LALEUF, pharmacien à Orléans.
SEUL PRODUIT SÉRIEUX, GARANTI ABSOLUMENT INOFFENSIF
Sans action nocive sur

LE CŒUR, L'ESTOMAC, LES REINS.

Fait MAIGRIR PROGRESSIVEMENT
EN QUELQUES SEMAINES

Ne laisse pas de rides. — Convient aux deux sexes.

Le Traitement complet: 10 francs. — Envoi
fco et discret contre mandat adressé à M. H. DUBOIS,
pharmacien, ex-interne, 5, rue Logelbach, PARIS
(Parc Monceau), Tél. 502-76, où une bascule de
précision est à la disposition de nos clients.

Principales Pharmacies de France et de l'Étranger.
Seuls concessionnaires pour l'Empire de Russie:
Luxembourg et Co, Varsovie, Zorawia, 40.


LES CAPSULES D'APIOL
DES DES
JORET & HOMOLLE
GUÉRISSENT LES DOULEURS, RETARDS,
SUPPRESSIONS DES ÉPOQUES
Le Fl. 4.50 F. Ph. SÉGUIN, 165, Rue St-Honoré, Paris

Luxuriance des **SEINS**
EN 2 MOIS
par les **PILULES ORIENTALES**
Les seules qui développent, raffermissent,
reconstituent les SEINS, effacent les
saillies osseuses des épaules et donnent au
Buste un gracieux embonpoint. Bienfaisantes
pour la santé. Approuvées par les cé-
lèbres médecins. — Résultat durable.
FLACON AVEC NOTICE: 6 fr. 35 FRANCO.
RATIE, Ph. 5, Passage Verdeau, Paris (9e)
Dépôts: Bruxelles, Ph. St-Michel;
Genève, Droguerie CARTIER & JORIN.



CONSERVATION et BLANCHEUR des DENTS
POUDRE DENTIFRICE CHARLARD
Boîte: 2.50 francs. — Pharmacie, 12, B. Bonne-Nouvelle, Paris.

VEILLEUSES FRANÇAISES
FABRIQUE A LA GARE
JEUNET FILS
Successeur de son Père
Toutes les boîtes
portent en timbre soc
JEUNET, INVENTEUR
Ils se trouvent dans toutes
les bonnes maisons d'Épicerie et
de Quincaillerie



CYCLES, Motocyclettes et Auto
"Palmatros" H. BILLOUIN, Ing.
Const. 404, Av. de Villiers, Paris.
Bicyclettes neuves de gr. luxe, course et
route garanties d. 120 f., d'occasion en bon état d. 30 f.
Motocyclettes neuves, sur commande, route et course de
2 à 6 chevaux depuis 500 f., d'occasion depuis 150 f.
Voitures Automobiles neuves et sur commandes d. 2900 f.
2 et 4 places, d'occasion 500 f. Réparations et Transformations
Accessoires et Pièces détachées. Facilité de paiement.
Prix modérés. Catalogue franco. Téléphone 548-03

LES MEILLEURES CONSERVES
sont celles de la Marque
"LA CALIFORNIE"
Étiquettes jaunes.
IMPORTATION DIRECTE
dans toutes les bonnes Maisons.
PARIS, 10, Faubourg Poissonnière, 10, PARIS.

CHEMINS DE FER DE PARIS-LYON-MÉDITERRANÉE

La Compagnie mettra en marche, à partir
du 3 novembre, les trains extra rapides de
nuit 17 et 18 desservant le littoral de la Médi-
terranée

Ces trains auront lieu:

A l'aller, le train 17, du 3 novembre au
9 décembre les mercredis et samedis; — du
10 décembre au 3 mai tous les jours sauf le
jeudi; — du 4 au 17 mai les lundis, mer-
credis, vendredis et samedis; — du 18 au 29
mai, les mercredis et samedis.

Au retour, le train 18, du 5 novembre au 11
décembre les lundis et vendredis; — du 12
décembre au 4 mai tous les jours sauf le
jeudi; — du 5 au 16 mai les lundis, mardis,
vendredis et samedis; — du 17 au 31 mai les
lundis et vendredis.

Trajet de Paris à Nice en 15 heures

Ces trains (à nombre de places limité) of-
frent des places de 1^{re} classe ordinaires, de
Wagons-lits, de lits-salon et de salon à 2 lits
complets.

On peut se faire réserver des places d'a-
vance en s'adressant à la gare de Paris ou
aux bureaux de ville de la rue St-Lazare, 88,
de la rue Ste-Anne, 6, et rue de Rennes, 45.

Les voyageurs pour le littoral de la Médi-
terranée peuvent, dès maintenant, retenir
leurs places d'avance dans le train de jour
"Côte d'Azur-Rapide" qui sera mis en
marche tous les jours, sauf le dimanche, à
partir du samedi 3 novembre prochain.



CONCENTRÉ WILSON
RECOLORANT INSTANTANÉ
des cheveux blancs et de la barbe
Une seule application à volonté blond,
châtain, brun. — PRIX: 5 & 10 FR.
TAVERNIER, Chim. Pharm. 37, q. Fulchreton, Lyon

CHEMINS DE FER DE L'OUEST

PARIS à LONDRES

Via ROUEN, DIEPPE et NEWHAVEN
par la Gare Saint-Lazare

SERVICES RAPIDES
DE JOUR ET DE NUIT TOUS LES JOURS
(Dimanches et fêtes compris)
ET TOUTE L'ANNÉE
Trajet de Jour en 8 h. 1/2
1^{re} et 2^e Classes seulement
GRANDE ÉCONOMIE

Billets simples

Valables pendant 7 jours: 1^{re} classe: 48 fr. 25;
2^e classe: 35 fr.; 3^e classe: 23 fr. 25.

Billets d'aller et retour

Valables pendant un mois: 1^{re} classe: 82 fr. 75;
2^e classe: 58 fr. 75; 3^e classe: 41 fr. 50.

Ces billets donnent le droit de s'arrêter, sans sup-
plément de prix, à toutes les gares situées sur le
parcours.

Départs de Paris-Saint-Lazare:

10 h. 20 matin; 9 h. 20 soir.

Arrivées à Londres:

London-Bridge, " — — 7 h. 30 matin;
Victoria, 7 heures soir; 7 h. 30 matin.

Départs de Londres:

Victoria, " — — 9 h. 10 soir;
London-Bridge, 10 heures matin; 9 h. 10 soir.

Arrivées à Paris-Saint-Lazare:

6 h. 41 soir; 7 h. 5 matin.

Les trains du service de jour entre Paris et Dieppe,
et vice-versa, comportent des voitures de 1^{re} classe
et de 2^e classe à couloir avec w.-cl. et toilette, ainsi
qu'un wagon-restaurant; ceux du service de nuit
comportent des voitures à couloir des trois classes
avec w.-cl. et toilette.

La voiture de 1^{re} classe à couloir des trains de
nuit comporte des compartiments à couchettes (sup-
plément de 5 francs par place). Les couchettes
peuvent être retenues à l'avance aux gares de Paris
et de Dieppe moyennant une surtaxe de 1 franc
par couchette.

La Compagnie de l'Ouest envoie franco, sur
demande affranchie, un bulletin spécial du service
de Paris à Londres.

FIGARO ILLUSTRÉ

NUMÉRO
200

PARIS ET DÉPARTEMENTS
Un an, 36 fr. — Six mois, 18 fr. 50

REDACTION, ADMINISTRATION, 26, RUE DROUOT, PARIS
Les annonces sont reçues aux Bureaux du FIGARO ILLUSTRÉ
et chez MM. HUGUET, MINART & C^e, B^e des Italiens, 11

ÉTRANGER. Union postale
Un an, 42 fr. — Six mois, 21 fr. 50

NOVEMBRE
1906

Les Chroniques du Mois

LES OMBRES SUR LE MUR

LE JEUNE AUTEUR

En passant, peut-on ne pas s'arrêter, par ces tièdes journées d'automne, sous les arbres des Champs-Élysées, si lents à se dépouiller ?

Les feuilles à peine jaunies se balancent dans l'air et tombent sur des parterres d'enfants rieurs assis devant guignol à contempler les exploits pas très moraux, en somme, mais si français, de Guillaume, ce titi héroïque, cet immortel petit-fils de Gavroche et de Cyrano, de Figaro et de d'Artagnan. Spectacle vraiment national : il relie et captive les promeneurs les plus affairés. Parmi eux, contre la corde qui protège l'enceinte réservée aux petits, je reconnus Ambroise.

Ambroise est un charmant garçon, assez intelligent, bien fait de sa personne et toujours élégamment vêtu. Seule une chevelure un peu négligée atteste ses préoccupations intellectuelles. Fils d'un riche commerçant en soieries, élevé dans l'opulence et la délicatesse, Ambroise pourrait peut-être ne rien souhaiter en ce moment si, dès la sortie du collège, le démon de la littérature ne se fût logé dans sa cervelle. Ce jeune homme écrit des drames et voudrait les faire jouer. L'ambition, la crainte, l'espoir, l'envie empoisonnent tour à tour son existence. Outre les petits papiers dont sont bourrés ses poches et qu'il lit aux amis, sur des banes, ou dans des cafés, une serviette en marocain noir meuble toujours son aisselle. Elle renferme d'importants manuscrits.

Je ne pus l'éviter. La conversation s'engagea. J'eusse souhaité entretenir Ambroise des événements du jour : la gastrite du Lord Maire et la crise ministérielle, l'agitation au Tafilet et la perte du Lutin. Bast ! un seul événement peut trouver grâce aux yeux de l'auteur dramatique : la pièce en cinq actes qu'il vient de terminer et qu'il promène sous son bras.

Mes yeux tombèrent sur le fatidique marocain :

— Eh bien, mon cher Ambroise, commençai-je, quand aurons nous le plaisir de vous applaudir ?

Il eut un sourire plein d'amertume, d'ironie, de découragement :

— Hélas ! fit-il, je serais joué depuis longtemps, si je l'avais voulu, si j'avais consenti... En cette époque corrompue, je respecte trop mon art. Samuel, à qui j'ai fait lire le grand drame historique, en vers, que vous connaissez, me disait l'autre jour : Apportez-moi une opérette, mon petit, et je vous ferai une mise en scène superbe... Une opérette ! je vous demande un peu ?

Ambroise frappait de petits coups amicaux sur son portefeuille dont je craignis un instant de voir surgir le drame en vers. Mais il reprit :

— Non, voyez-vous, ce que je fais est trop grand, trop pur, trop fort pour eux. Ils ne comprennent pas. Notre théâtre est dans l'ornière. C'est aux jeunes de l'en tirer. Mais, voilà, on ne les écoute pas. On leur ferme la porte au nez. On veut des gens connus. Pour moi je ne crois pas du tout que M. Antoine, depuis qu'il est à l'Odéon, reconnaisse à leur mine les hommes de génie et les bête dans la rue pour leur arracher des manuscrits. Une seule fois j'eus affaire avec ce grand directeur. C'était dans le petit local du boulevard de Strasbourg. Je lui avais fait passer une carte et, par la porte restée ouverte de son cabinet, je l'entendis crier à pleins poumons : dites à ce Monsieur

qu'il veuille bien me f... la paix !... Au fond, Antoine est comme Samuel : il fait de la mise en scène. Les Idées ne l'intéressent pas.

Cette opinion me parut excessive. J'insinuai, sans me compromettre :

— Les théâtres, cependant, abondent.

— Mais ils ont tous un genre ! Moi je n'ai pas de genre. Je prétends, tout simplement, par le drame, bouleverser les concepts, transformer les mœurs, améliorer le sort du peuple, en un mot : battre en brèche le présent état social et préparer l'avènement de la Cité future. Ainsi, dans mon œuvre la plus récente, qui se passe aux temps de la Jacquerie, vous trouverez un pauvre paysan qui a toutes les idées de M. Jaurès.

— La chose, à coup sûr, m'écriai-je, ne manque pas de nouveauté et laissez-moi m'étonner que d'autres, avant moi, n'en aient pas été frappés.

— Frappés, parbleu ! frappés, ils le sont tous. Mais ça leur change leurs habitudes. Ils n'osent pas. Tous des lâches... Il faut être juste, cependant ; il y en a un, M. Leoti, le directeur du Grand-Théâtre. Il a lu ma pièce. Deux jours après, il me convoquait. Vous pensez si mon cœur battait quand j'ai lu sur l'enveloppe : Grand-Théâtre !... Léoti m'a dit : Monsieur, c'est bien simple : vous avez écrit un chef-d'œuvre. Je ne regrette qu'une chose, c'est de ne pouvoir le mettre immédiatement en répétitions. Mais j'ai des engagements. Je suis sur le point de monter le Courtisan, un autre chef-d'œuvre... Je suis résolu à ne plus jouer que des chefs-d'œuvre... Il faut donc attendre. Quand le succès du Courtisan sera épuisé, comptez sur moi...

« J'aurais attendu si de nouvelles propositions ne m'avaient été faites, ailleurs. Et cette fois je crois... enfin, vous verrez... »

— Mon cher, interrompis-je, j'aurais scrupule à retenir plus longtemps un homme qui, comme vous, porte sous son bras les destinées de l'art dramatique contemporain. Allez donc où la gloire vous convie...

Je tendis la main à Ambroise et nous nous séparâmes. Je le vis alors se glisser en tapinois derrière la baraque de guignol. Il se courba pour en franchir le seuil, puis disparut dans la pénombre où l'on entrevoyait vaguement des marionnettes suspendues.

J'en conclus que mon ami Ambroise allait offrir son drame social au Théâtre de M. Anatole.

JACQUES COPEAU



Les Théâtres

VAUDEVILLE : LA PLUS AMOUREUSE,
pièce en 4 actes de M. LUCIEN BES-
NARD. ♦♦♦♦ PALAIS-ROYAL ♦♦♦♦♦♦♦♦
COMÉDIE-FRANÇAISE ♦♦♦♦♦♦♦♦♦♦♦♦♦♦

Chaine Anglaise l'amusante comédie de MM. Camille Oudinot et Abel Hermant, reprise quelques jours au début du mois d'octobre pour la réouverture du Vaudeville, n'a pas été très heureusement remplacée. La plus Amoureuse, pièce en quatre actes de M. Lucien Besnard, aussi bien défendue que possible

par Mmes Mégard et Dorziat, par MM. Gauthier et Lérand, ne présentait pas grand intérêt.

Pierre Boissy, jeune bellâtre chanceux, neveu d'un ministre vieux-beau, vient d'épouser Yvonne, sentimentale et charmante, et d'être nommé sous-préfet à Rambures, poste de choix, puis qu'Yvonne y retrouve une amie de pension, Marthe, mariée à un gros marchand de champagne, Mareil, et que Marthe Mareil, romanesque, dolente et littéraire, s'éprend incontinent du brillant sous-préfet, lui laisse entendre sa passion fatale, la lui avoue et devient sans plus tarder sa maîtresse.

Yvonne, qui n'était point du tout jalouse, ne tarde pas à soupçonner, non sans quelque raison, son amie chère, Marthe Mareil. Elle veut en avoir le cœur net : — Tu l'aimes ? dit-elle à Pierre. — Qui ça ? — Marthe !... — Tu es folle. — Tu l'aimes ? dit-elle à Marthe, appelée par téléphone. — Oui. — Ah !... Tu le lui a dit ? — Oui. — Ah !... Et, tu es sa maîtresse ? — Oui. — C'est trop fort. Va-t-en ! Pierre, viens ici ! Vous êtes deux misérables. Je vous laisse. Je m'en retourne chez ma mère. — Ainsi fait-elle. Marthe triomphe : « Elle t'aime, cette femme-là ? Elle t'aime et elle te laisse à moi, elle nous jette dans les bras l'un de l'autre ? (Il est certain que la trop exigeante Yvonne a commis là une maladresse.) »

C'est vrai, songe Pierre. Une pareille conduite est inconcevable. Cette femme-là ne tient pas du tout à moi puisqu'elle me quitte. Si elle m'aimait véritablement elle aurait dû être très flattée qu'on rende hommage à ma valeur... Marthe tu as raison, tu es la plus amoureuse. Qu'on m'apporte ma cravache et mes bottes. Nous allons faire une promenade à cheval.

Pendant quelque temps, tout est ainsi pour le mieux. Puis un beau jour, fatigué des promenades à cheval, Pierre prend le train pour Paris, revoit Yvonne qui croit devoir se montrer inflexible et revient à Rambures, un peu honteux de sa fugue secrète et de son insuccès. — « Si nous allions en Italie ? lui propose Marthe immédiatement. Ça changerait un peu, et tout le monde sait que les vraies, les seules amoureuses, dont je suis, ne peuvent aimer qu'en Italie. — C'est loin, réplique Pierre ; pas très commode, pour m'occuper de ma sous-préfecture... Enfin, ce sera comme tu voudras... » Sur ces entrefaites arrive l'oncle de Pierre, ministre et vieux-beau. — Bonjour mon oncle ! — Bonjour mon neveu. Ta femme est là... — Hein ? — Ta femme est là. Elle vient te demander pardon d'avoir feint hier, à Paris, la froideur et l'indignation. Elle t'adore. Elle ne peut pas se passer de toi. — Chère petite ! Je n'ai jamais dit qu'elle fût sottée ! Où est-elle ? — Huissier, faites entrer !... Ma nièce, je vous souhaite le bonjour. A tout à l'heure, mon neveu. Scène entre Pierre et Yvonne : « Mon Pierre, tu es le plus beau, le plus spirituel des époux. — Heu, heu !... — Si ! Mon Pierre, nous allons partir pour l'Espagne, tout de suite ! — Hé ! Mais... — Si ! — Chère petite ! Du reste, je fais toujours ce que tu désires... Et ils se sauvent avec oncle et bagages.

6 heures du matin, dans un paisible petit coin des Pyrénées. Claire maison, feuillage, fleurs, véran-

dah, tonnelle. Yvonne dort encore. Pierre sort pour prendre le frais. Il ne dort pas très bien, ce pauvre Pierre : figurez-vous qu'il a des remords ! Il a aussi de mauvais rêves, des hallucinations. C'est extrêmement désagréable. Tenez, encore maintenant... Mais non, ce n'est pas une hallucination, c'est elle, c'est Marthe en personne, qui, guidée par l'infailible instinct des vraies et grandes amoureuses, a découvert la retraite de l'infidèle. — Pauvre chère femme, comme tu m'aimes ! s'écrie Pierre dans un élan de reconnaissance passionnée...

— Pauvre Pierrot ! soupire Marthe avec une pitié, une lassitude infinies, et moins de dégoût qu'on ne souhaiterait lui en voir pour cet écoeurant personnage.

— Comment tu t'en vas... déjà?...

— Oui ! Pierre, écoute les pipeaux du père, écoute la voix de ta femme qui s'éveille et t'appelle...

— Au revoir, Marthe... Surtout, ne fais pas d'imprudences, sois sage, n'es-ce pas, et donne nous quelquefois de tes nouvelles...

— Adieu !

Marthe s'enfuit, éperdue.

Où étais-tu donc, Pierrot, demande joyeusement Yvonne qui sort en peignoir rose de la blanche maison. — J'étais avec Marthe qui me quitte à l'instant et dont le brusque départ me trouble, en vérité...

Bah ! pense Yvonne, l'essentiel est qu'elle soit partie.

— Mes enfants, tout va bien, annonce l'oncle qui réparait. Il vient d'arriver une catastrophe épouvantable.

— Quoi donc ?

— Marthe vient de se tuer.

Pierre éclate en sanglots.

— Aussi, Pierre, lui représente Yvonne, pourquoi as-tu été l'amant de Marthe ?

Cette pièce est pleine de gens sensés. Yvonne a raison de dire ceci : de pareils ennuis, dans le cas contraire, ne se seraient probablement jamais produits. Pierre a raison d'éclater en sanglots : cela soulage, et il sera tout-à-fait bien après. Marthe a eu mille fois raison de mettre fin à ces jours parce que, pauvre grande amoureuse, elle aura du moins gagné sa tranquillité personnelle et que son dernier acte, est n'en doutez point, celui dont on lui sera le plus longtemps reconnaissant...

Le plus grave défaut de cette pièce est qu'aucun des personnages ne nous émeut jamais beaucoup. Ah le piètre héros que le Pierrot de ces deux femmes ! Pour Yvonne, elle montre à plusieurs reprises, une naïveté bien épaisse, presque une niaiserie qui décourage et dont peu de femmes, j'aime à le croire, seraient capables. Quant à Marthe, la plus amoureuse, qui était aussi la plus touchante, elle parle tant, elle parle tant en des termes si peu naturels, que sa passion, pourtant profonde, ainsi que le dénouement nous le prouve, énerve légèrement à la longue. Ces gens médiocres s'expriment médiocrement. Ces caractères assez peu marqués, ces sentiments, violents ou non, emploient un langage bien conventionnel.

Et l'impression qui se dégage de cet ensemble dépourvu de trop audacieux lyrisme comme d'excessive subtilité, est d'un ouvrage un peu gauche, traînant — et honnête.

*
* *

Le Palais-Royal rouvrant ses portes, représenta d'abord cinq petites pièces. Il faut retenir au moins celle de M. Pierre Veber, l'*Extra*, plaisante histoire d'un jeune baron millionnaire et sans cervelle qui pour se venger de sa noble famille, laquelle l'a fait interdire, s'engage comme « extra », servant supplémentaire adjoint pour un soir au maître d'hôtel de

quelque grande maison de comestibles, chargée d'organiser un buffet en ville. Le jeune baron d'Hennequeville passe devant nos yeux une soirée fort agitée. Tout en humiliant sa famille, il ne perd pas absolument son temps, puisque reconnu bientôt par la jeune fille qu'il aime et qu'il cherchait sans pouvoir la rencontrer, reconnu par M^e Pochard-Vagisson, notaire de ses bourreaux repentants, le jeune baron d'Hennequeville redevient millionnaire et se trouve fiancé dans la même soirée où il apprit du maître d'hôtel illustre auquel il était soumis, comme on fait de l'excellente orangeade avec de vieilles croutes de melon.

Excepté cette aimable bouffonnerie et, peut-être, la *Revue* assez gaie de MM. P. Ardot et Ripp, le reste du spectacle était fort insignifiant.

On a repris, depuis, l'*Enfant du Miracle*, comédie-bouffe de MM. Paul Gavault et Robert Charvay, qui fut jouée plus de trois cents fois l'an dernier à l'Athénée.

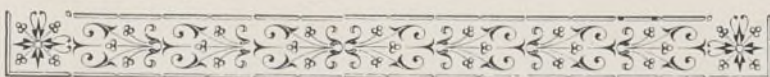
Lestement enlevée par MM. Numès, Tréville, Hamilton, et M^{mes} Demay, Dermigny, etc... elle a été très bien accueillie et semble devoir fournir encore une brillante et durable carrière.

*
* *

Il vaut mieux ne pas insister sur l'échec de la *Courtisane* à la Comédie-Française et ne pas répéter une fois de plus, après tout le monde, des critiques dont l'auteur lui-même ne peut manquer maintenant de reconnaître la justesse. Sa pièce est faible, c'est entendu Mais celui qui l'a écrite à vingt ans, n'est tout de même pas le premier venu. Et lorsqu'il aura pris le temps de construire de solides charpentes, de digérer les pensées absorbées de façon à les faire bien siennes, de savoir en commençant le terme exact où il veut aboutir, de distinguer nettement des caractères qu'il aura bien sentis ; lorsqu'il aura pris le parti de sacrifier tout ce qui, scènes, tirades, détails, peut sans aucun inconvénient être supprimé ; lorsqu'il saura choisir parmi les fruits de son exubérance, M. Arnyvelde nous donnera très certainement de bons ouvrages, tels qu'en promettent ces cinq actes de la *Courtisane* où il a fait preuve de qualités dramatiques évidentes et d'une adresse assez remarquable à frapper le vers de théâtre.

MM. Albert Lambert, Fenoux, Leloir, Leitner, ont fort bien joué. Mlle Cerny — la *Courtisane* — a été infiniment jolie, légère, nerveuse et spirituelle.

CHARLES DUMAS



Les Beaux-Arts

GALERIE GEORGES PETIT : 3^e SALON ANNUEL DE LA GRAVURE EN COULEURS **** EXPOSITION DES ŒUVRES DE CECIL ALDIN ET LANCE THACKERAY **** EXPOSITION DE SCULPTURES DE M. ARNOLD RECHBERG ***** GRAND PALAIS : EXPOSITION DE L'ART RUSSE. ***** GALERIE HESSELE : AQUARELLES DE M. FRÉDÉRIC DRÉSEL.*****

La saison recommence avec une abondance qui nous fait augurer, pour l'année 1907, une surproduction inquiétante. Et pourtant, dès le début, la quantité ne nuit nullement à la qualité.

Au Salon de la gravure originale en couleurs, il nous a été montré des œuvres de tout premier ordre. Les planches de Raffaelli, le très distingué président

de la Société, de Franc-Lamy, qui a fait de la gravure excellente, en ce qu'elle demeure de la gravure, sans prétendre à donner le trompe-l'œil d'un tableau, de Picabia, de Dagnaux, de Roux-Champion, dont les progrès sont éclatants, de Delâtre, qui fut l'un des fervents initiateurs de la gravure en couleurs, de Fraipont, de Bergès, de Manuel Robbe, de Chabanian, de Mlles Gautier et Dominique Jouvett, de Houdard, de Geoffroy, de H. Jourdain, de J. de Latenay, de Lawrenson, de Osterlind, de Pesceaud, de Pierre Prins, de Victor Prouvé, de H. Meunier, sont fort belles et méritent le succès qui fit en disputer les épreuves, tirées en nombre restreint, dès l'ouverture de l'exposition.

*
* *

Dans une galerie voisine, l'illustre dessinateur anglais, M. Cecil Aldin, expose une série d'œuvres nouvelles, qui ne pouvaient qu'asseoir davantage sa renommée auprès des amateurs français. Il y a deux ans, on avait déjà admiré de lui des scènes et des types de courses, et des chiens d'une extraordinaire finesse d'observation. Les œuvres qu'il a réunies en 1906 sont plus curieuses encore, c'est la vérité traduite avec un art vraiment merveilleux, et un esprit infiniment délié. Je n'en veux pour preuve que les œuvres intitulées : *En route pour les Vacances*, *Soins de la Famille*, *l'Attaque*, *la Riposte*, *l'Entente cordiale*, *les Secrets de la Toilettte*, *Frise pour une Nursery*, *Chien perdu*, *les Enfants au Bois*, etc.

M. Cecil Aldin est accompagné de son camarade Lance Thackeray dont les feuillets sont également précieux, tel *Daddy*, *l'Enthousiaste*, *Chasse au Lièvre*, *la Pêche*, *le Golf*, *la Baignade en Famille*, *la Vie sur la Tamise*, *les Régates de Henley*, etc.

*
* *

Le Salon d'Automne bénéficie du succès qu'obtient très justement l'exposition de l'art russe. Je dois avouer que le mystère dans lequel s'élaborait cette exposition, inaugurée dans la deuxième moitié du mois dernier, me donnait quelques craintes ; mais, les portes une fois ouvertes, ce fut de l'enchantement pour les amateurs. D'abord, il faut reconnaître que les salles sont décorées avec un goût parfait, qui n'est pas étranger à la sensation délicate qui vous prend dès l'entrée.

Et ce n'est pas une idée banale que celle de nous avoir mis sous les yeux toute l'évolution de l'art russe, depuis l'époque des primitifs jusqu'à l'heure actuelle, depuis l'âge des icônes à l'expression hiératique jusqu'au tendances les plus violentes du néo-impressionnisme contemporain.

On remarquera l'étroite parenté qui unit les artistes français du XVIII^e siècle et de l'école de 1830, et l'on remarquera également qu'en parallèle des impressionnistes, tout aussi audacieux que les nôtres, mais plus soucieux de demeurer des artistes sans chercher à « épater » les bourgeois, il y a une école de mystiques qui correspond aux Rose + Croix, dont Alexandre Séon fut chez nous, il y a quelques années, le fécond et enthousiaste initiateur.

Dans la préface du joli catalogue édité par MM. Moreau frères, M. Alexandre Benois a parfaitement défini les différentes étapes de l'art russe depuis quatre siècles, en rendant à chaque maître la part qui lui est due dans la direction de chaque étape. Peintures, aquarelles, miniatures, dessins, sculptures, offrent, en un choix judicieusement fait, des œuvres de tout premier ordre, devant lesquelles on s'arrête longuement.

Les portraitistes Levitzky, Borovikovsky, Mirovsky, Drogine, Rokotov ; les paysagistes Stchédrine, Alexeïev, Belsky, Ivanov ; les statuaires Choubine, Stchédrine, Prokofiev, Martos sont des maîtres qui,

(Lire la suite au dernier feuillet du numéro.)



SŒUR ANGÉLIQUE

NOUVELLE INÉDITE
DE M. MAURICE LEVEL

Marie-Thérèse de Saillant, en religion sœur Angélique, novice aux Bénédictines de Jouarre, le front toujours baissé, les deux mains toujours jointes, marchait à petits pas sous les voûtes à l'ombre trop fraîche, et ses lèvres tremblaient de ce frémissement indéfinissable, dont on ne sait s'il est la fin d'une prière ou le commencement d'un sanglot.

Aux heures mêmes où la règle autorise les causeries, elle demeurait seule, assise dans un coin du jardin, son regard clair suivant par-dessus les grands murs, on ne savait quel rêve....

Elle se montrait pieuse, non de cette piété des novices brûlées de foi, que l'habitude des longues oraisons et des macérations sans fin n'a pas encore assagies, mais d'une piété simple, sans fracas ni recherche. Aux offices souvent parmi le chœur des religieuses murmurant des prières, sa voix se taisait, et, de ses mains déjointes, elle cachait sa face toute baignée de larmes.

A l'atelier, elle restait de longues heures courbée sur son ouvrage, redressant de temps en temps le buste d'un geste las, puis reprenant sans détourner un seul instant les yeux, l'ouvrage interrompu.

Comme le temps approchait où elle allait prononcer ses vœux éternels, l'Abbesse lui dit :

— Etes-vous bien sûre, mon enfant, d'avoir la vocation du cloître ? de ne regretter rien, jamais ?

Elle hocha la tête.

— Réfléchissez, il en est temps encore...

Sœur Angélique devint pâle, et, le front incliné vers la terre, répondit :

— Je ne regrette rien, ma mère, et je prononcerai mes vœux.

Mais, dès ce jour, elle devint plus silencieuse encore, presque farouche. Un remords s'ajoutait à sa tristesse : sœur Angélique avait dit qu'elle ne regrettait rien. Sœur Angélique avait menti.

Ce qui l'avait poussée vers le cloître, n'était pas une irrésistible vocation, mais une grande, une inguérissable douleur. Elle avait aimé follement un cousin près de qui elle avait été élevée, Jean d'Halligny, puis un jour, apprenant qu'il se mariait, elle avait eu la force de demander :

— Qui épouse-t-il ?



Le courage de sourire quand on lui répondit :

— Ton amie Thérèse Carlier.

Ensuite, elle était remontée dans sa chambre, et s'était mise à sangloter.

Orpheline, presque sans fortune, cet amour insoupçonné avait été sa seule joie. Maintenant, le mirage évanoui, le présent, l'avenir, lui étaient apparus lamentables... Elle ne serait jamais sa femme, alors, à quoi bon ?... Elle se sentait faible, perdue...

Par la fenêtre ouverte, un parfum venait des champs endormis. La nuit était limpide et calme. Ses yeux erraient sur la campagne baignée de la clarté très douce de la lune. Son regard s'arrêta sur la haute silhouette de l'Abbaye qui, devant elle, juste de l'autre côté du parc, dressait ses murs et son clocher. Pas un souffle ne troublait le silence.

Dans le ciel amolli, sous les étoiles claires, par-dessus les toits bleus, une cloche tinta, légère, à coups pressés. Des voix lointaines et chantantes glissèrent des vitraux jusqu'à elle. C'était une plainte triste et très douce, un chœur où toutes les lèvres chantaient avec des voix pareilles...

Machinalement, elle unit sa prière à celle de ces voix inconnues. Sa pensée fuyait... fuyait... Une grande détente se fit en elle. Il lui sembla que sa souffrance s'apaisait peu à peu, qu'une immense sérénité descendait sur son cœur... que le repos, l'oubli, sommeillaient entre ces hauts murs...

Et le lendemain, sans émoi ni regret, elle faisait part à son tuteur de la volonté d'entrer au couvent.

Toute sa vocation avait tenu dans une nuit.

... Un matin, comme elle brodait une nappe d'autel, l'Abbesse lui dit :

— Laissez cet ouvrage, ma sœur. Voici un trousseau qu'il faut broder de votre mieux, et sans perdre de temps.

Sœur Angélique prit les objets. Elle aimait à toucher le joli linge. Ses doigts, délicats autrefois, à présent rougis par le vent, l'eau froide, durcis par les piqûres de l'aiguille, se plaisaient à ce contact très doux.

Tandis qu'elle tournait et retournait la batiste, deux lettres tracées au crayon bleu lui apparurent : un H et un C, surmontées d'une couronne, et, de suite, ces lettres eurent pour elle une signification : d'Halligny-Carlier. Un grand tremblement la secoua. Elle se leva pour supplier :

— Oh ! ma mère... donnez ceci à une autre...

Déjà l'Abbesse avait passé.

Elle cacha sa figure dans ses mains.

— Ainsi, c'était elle, pauvre fille à jamais séparée du monde, pauvre être douloureux, perdu, qui broderait le trousseau des fiancés. Qu'avait-elle fait pour qu'il lui fallut encore subir cette épreuve !

Elle mordit ses lèvres jusqu'au sang, essaya de réciter une prière, pour étouffer la révolte qu'elle sentait gronder en elle, et murmura :

— Mon Dieu ! Que votre volonté soit faite !...

Et, voulant se prouver à elle-même qu'elle avait vaincu son émoi, elle se remit au travail.

Elle tremblait pourtant si fort, qu'à tout instant, l'aiguille glissait dans ses doigts et, piquait sa chair délicate, et que des gouttelettes de son sang mouchetaient par endroits l'étoffe blanche.

A dater de cette minute, ce fut, devant ce linge qu'elle enjolivait de ses mains, la torture de toutes les heures, de toutes les minutes.

Elle se sentait mourir doucement, cruellement, miette à miette, sans pouvoir chasser un instant l'image du bonheur évanoui.

Le jour, le front penché sur son ouvrage, les yeux perdus dans la nef assombrie, la nuit les yeux ouverts, dans sa cellule froide, toujours, partout, elle songeait :

— Était-ce là le repos entrevu ?... Était-ce là l'oubli et le calme rêvés ?...

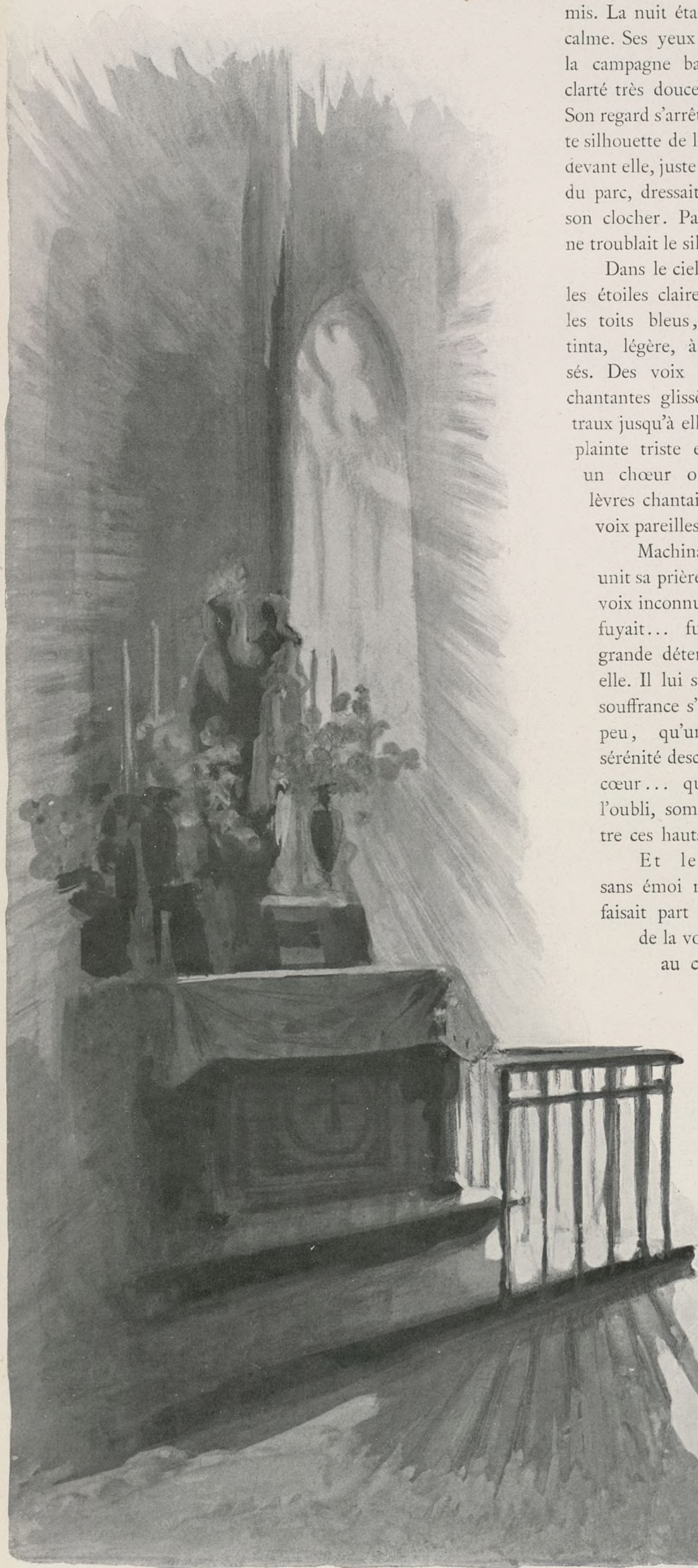
A force de pleurer, elle en était arrivée à coudre machinalement, presque sans voir — en tout cas, sans penser. Dès qu'elle entra à l'atelier, elle brodait avec des gestes fatigués, et sa seule joie était de regarder les guirlandes grandir, les blasons se hausser, comme si ç'eût été là une tâche quelconque...

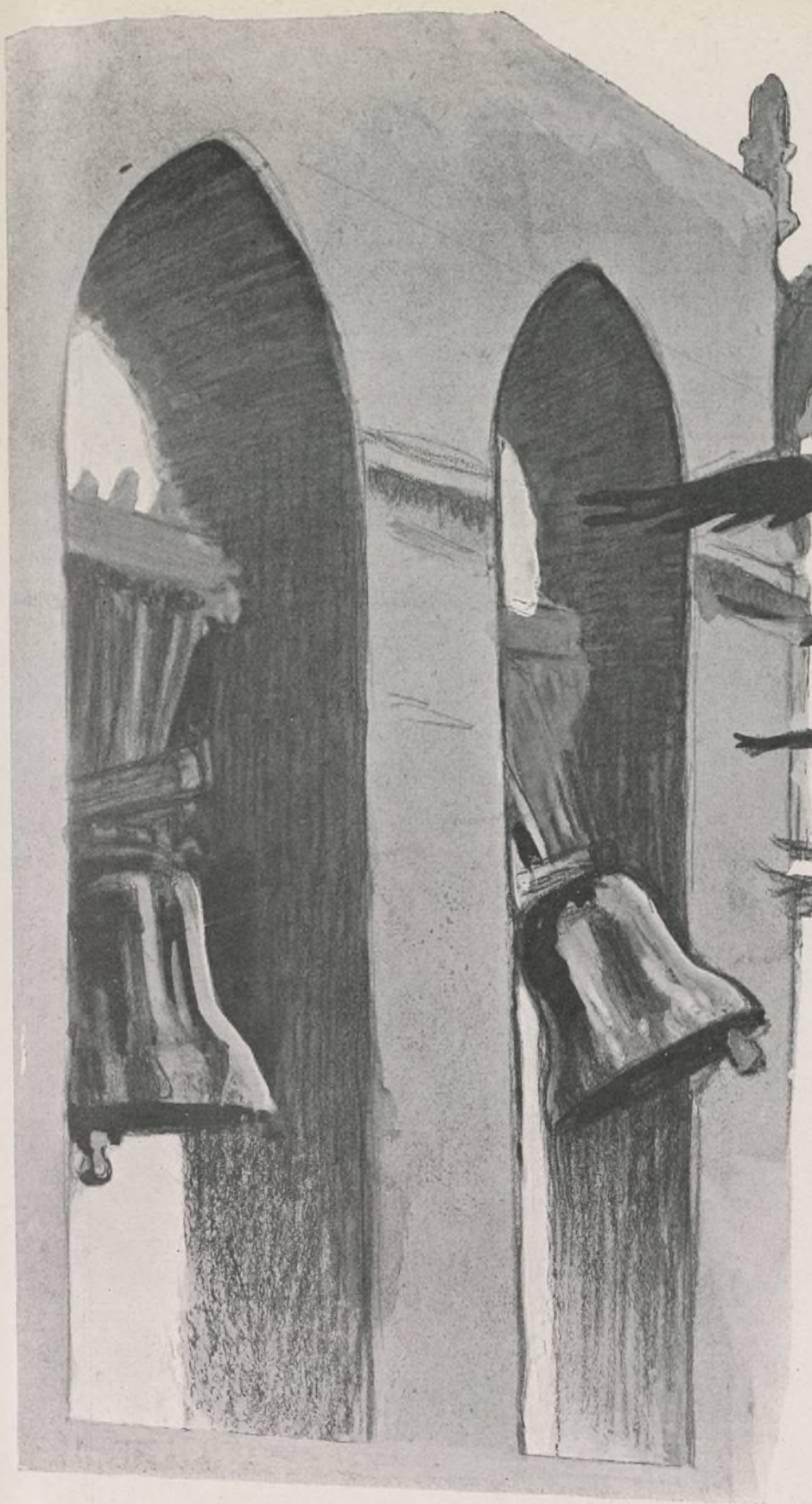
Un matin, au lieu du linge fin, elle trouva dans sa corbeille, la nappe d'autel abandonnée depuis longtemps. Surprise, elle demanda à voix basse :

— Et le trousseau, ma mère ?...

— Il est fini...

Une émotion incompréhensible l'envahit. Sans qu'elle s'expli-





quât pour-
quoi, elle aurait
voulu ne pas se séparer
ainsi de ces choses qui lui
avaient fait verser tant de
larmes... elle aurait voulu
les voir une dernière fois,
les toucher, ainsi qu'on
veut revoir un être cher
sur qui la tombe va se
fermer.

Elle balbutia :

— Mais... il est encore
ici, sans doute ?...

— Non. Notre mère
l'Abbesse l'a envoyé hier
au château.

Déjà quelques sœurs
étonnées d'entendre parler,

même à voix basse, levaient la tête. Sœur Angélique n'osa plus
questionner.

Or, comme midi approchait, un carillon vibra au loin. Elle
prêta l'oreille, suivant le rythme joyeux des cloches qui mainte-
nant sonnaient à la volée. Et soudain, un grand frisson la secoua.
Elle comprit ce que disait ce carillon, ce que chantaient ces clo-
ches ; elle comprit qu'à cette minute ils étaient unis à jamais et
que cette chanson était la chanson de leur bonheur.

L'air était rempli de cette joie ainsi que d'un parfum.

Tout le jour, elle pria avec une ferveur inaccoutumée. Ses
compagnes disaient :

— Voyez comme l'approche
des vœux transforme notre
sœur ! La grâce est sur elle.

Le soir, en sortant du réfec-
toire, elle s'approcha de l'Abbesse.

— Ma mère, permettez-
moi de demeurer cette nuit en
prières à la chapelle. Je sonne-
rai matines au soleil levant...

Quand elle fut seule, elle
se mit à genoux, essayant de
prier. Les mots sortaient de ses
lèvres sans que sa pensée les
suivît. Elle s'étendit de tout son
long, la face sur les dalles, les
bras en croix, immobile, cher-
chant l'extase... Peine inutile !

Elle se releva. Dans la nef éclairée seulement par la lueur
d'une veilleuse, ses yeux erraient de la statue de la Vierge à
l'Autel recouvert d'une nappe blanche, orné de fleurs au parfum
lourd et d'ors étincelants, jusqu'au grand vitrail embué, aux
teintes mortes.

Mais, sa pensée flottait plus loin que tout cela !

Tout à coup, le vitrage sembla s'éclairer. Doucement, un à
un, les saints et les saintes, vêtus de bleu, de rouge et auréolés
de rayons, apparurent... une lumière douce envahit la chapelle...
et sœur Angélique s'aperçut que, de l'autre côté des arbres, les
fenêtres du château s'illuminaient.

Son oraison sombra dans un sanglot :

— Qu'ils sont heureux !... Ont-ils eu seulement une pensée
pour moi ?... Quelqu'un s'est-il douté de tout mon mal ? Quel-
qu'un le saura-t-il jamais ?

Le cloître n'avait rien changé à son cœur, n'avait rien en-
levé de sa détresse. Elle se sentait toute petite, toute seule,
oubliée, morte...

L'horloge tinta dans la cour déserte :

Un... Deux... Trois...

Elle compta, et dit à mi-voix : Trois heures ! Puis, se souve-
nant qu'il lui fallait sonner matines, elle sécha ses yeux.

A pas lents, elle traversa la chapelle, fléchit le genou
devant l'autel fleuri, et entra dans la chambre où pendait la
corde des cloches.

Il y faisait presque clair. Ici, pas de verrières peintes tamisant
la nuit. Le château apparaissait, voisin, avec ses fenêtres éclairées,
sa grande terrasse surplombant le parc... Des ombres allaient et
venaient dans les pièces...

Les larmes qui coulaient de ses yeux brouillaient un peu tout
cela.

Elle prit à deux mains la corde de la cloche, et, juste comme
elle allait sonner, elle distingua deux ombres qui s'avançaient sur la
terrasse, deux ombres qu'elle reconnut... qui s'arrêtèrent, se rap-
prochèrent tout près... si près... qu'elle put voir leurs visages se
joindre.

Alors, une souffrance horrible la traversa. Elle mit ses poings
sur ses yeux, mais malgré tout, voulant voir encore, souffrir
encore, elle regarda....

Il lui sembla que toutes les flammes de l'enfer brûlaient sa
gorge... D'un geste fou, elle noua la corde à son cou, et, les bras
en avant, elle se laissa choir.

... La cloche fit entendre deux ou trois petits appels
saccadés.

... Le jour venait très doucement. Vers l'horizon,
une lueur pâle envahissait la plaine, une buée
flottait sur les blés immobiles. Le petit froid
aigu du matin éveillait dans les arbres
les oiseaux endormis.

Sur la terrasse, Jean d'Halligny enve-
loppa sa femme d'un geste caressant,
prêta l'oreille, et, frissonnant un peu
sous la brise légère, murmura :

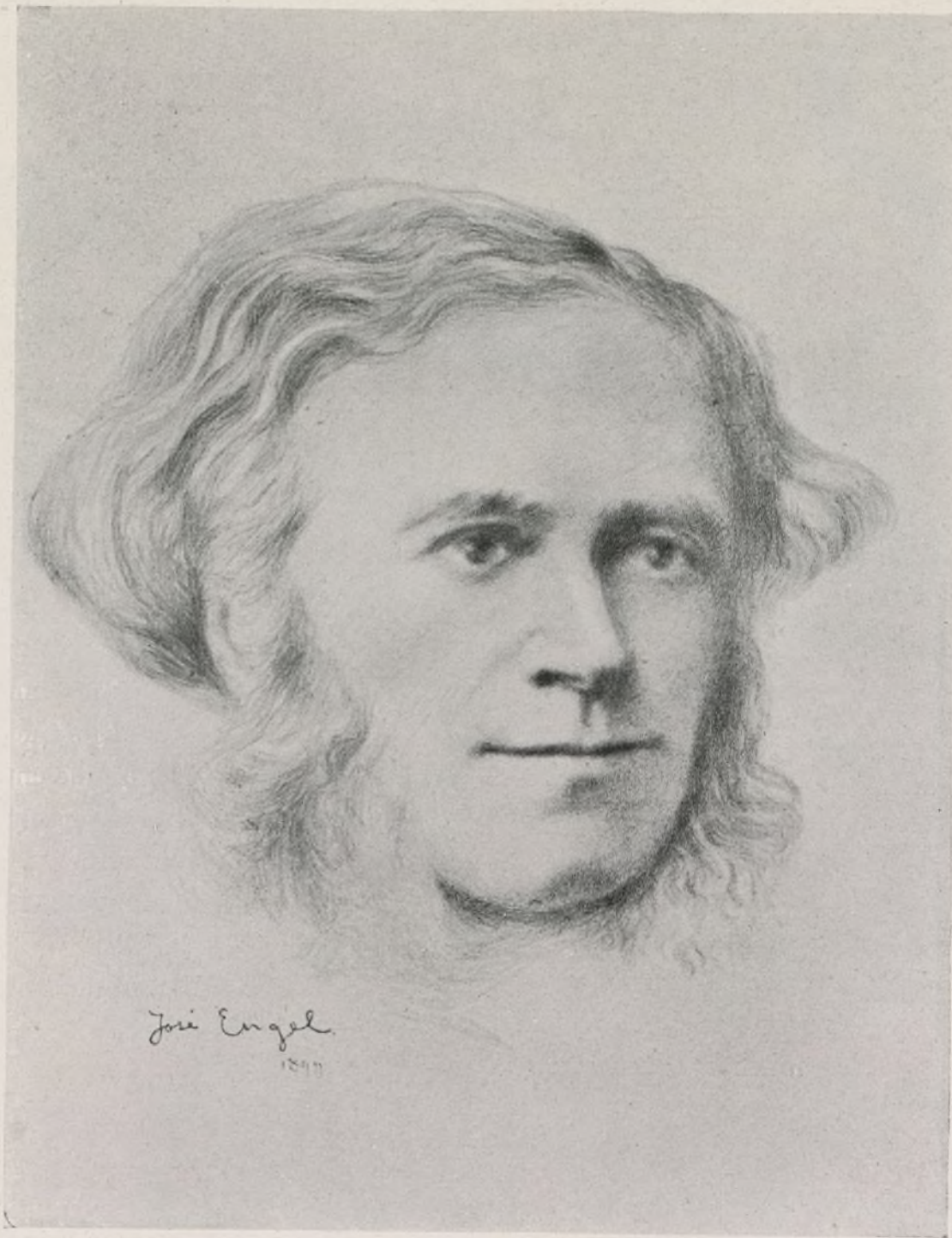
— Ecoutez... Matines déjà...
Revenons, ma chérie, il fait froid...

MAURICE LEVEL

ILLUSTRATIONS
DE M. A. GUMERY



Ayuntamiento de Madrid



CÉSAR FRANCK

(1822-1890)

César Franck, qui vécut obscur, est entré d'emblée dans la gloire, presque au lendemain de sa mort, et il a suffi, pour que s'effectuât ce brusque revirement d'opinion, de quelques exécutions aux grands concerts du dimanche; à l'ignorance, à l'indifférence plus ou moins hostile du public et de beaucoup d'artistes, succéda un enthousiasme qui, depuis quinze ans, n'a cessé de grandir, et que consacre chaque jour la connaissance plus approfondie des œuvres du maître, dignes de tout ce que l'art et la musique ont produit de plus grand, de plus élevé, de plus généreux. On s'aperçut presque soudain que le modeste organiste de Sainte-Clotilde avait apporté dans le domaine de la symphonie une âme nouvelle, originale, et créé pour l'exprimer dans toute son ardente force des formes musicales qui lui appartenaient en propre; on sentit seulement lorsque l'homme fut éteint, le rayonnement de son génie. Comment donc, en présence de ce rapide triomphe, expliquer la carrière si pénible du pauvre Franck, qui dut passer la plus grande partie de sa vie en de fatigantes et mesquines occupations, sans jamais avoir la joie de se voir apprécié par le public? On le comprendra facilement si l'on étudie le caractère du maître, et l'on comprendra mieux aussi la raison et le sens profond de son œuvre sublime.

Tandis que l'on voit en général les artistes lutter pour faire triompher leurs idées, secouer l'inertie et combattre l'hostilité de leurs contemporains, César Franck offre un très rare exemple d'insouciance presque absolue pour tout ce qui concernait son succès personnel immédiat et sa gloire. Né à Liège, en 1822, il étudia la musique de bonne heure, entra au Conservatoire de Paris où il obtint les prix d'orgue et de fugue, et commença à mener cette existence laborieuse, qui devait durer près de cinquante ans, partagée entre les nombreuses heures de leçons qu'il donnait avec une scrupuleuse conscience, et son orgue de

Notre-Dame de Lorette, puis de Sainte-Clotilde, où il se laissait aller chaque dimanche à de magnifiques improvisations. Sa nomination de professeur d'orgue au Conservatoire, en 1872, le surprit plus que personne, car nul ne fut plus étranger à toute intrigue, et quand, à la fin de sa vie, il reçut la croix de la Légion d'honneur, ce fut en cette qualité de « professeur d'orgue ». Ce simple fait est un signe des temps; il indique combien était alors méconnue l'œuvre musicale du « professeur d'orgue » en question. Peu lui importait d'ailleurs; du succès, des honneurs, il n'en avait cure, non qu'il les méprisât et que les dominant orgueilleusement de sa tour d'ivoire il se crût supérieur à eux, mais parce qu'un seul but absorbait tout son effort et toute sa volonté: c'était l'Art, l'Œuvre à accomplir, l'expression toujours plus pure de sa pensée. Malgré son extraordinaire modestie, Franck avait parfaitement conscience de sa valeur et de la place prépondérante qu'il occuperait un jour dans l'histoire de la musique; quand, au retour de ses deux mois de vacances, ses deux seuls mois de repos et de loisir, il réunissait ses élèves pour leur faire entendre quelque œuvre nouvelle et leur disait: « Mes enfants, j'ai bien travaillé pendant ces vacances; je crois que vous serez contents », son large et franc sourire disait bien quelle sereine et puissante allégresse avait présidé aux travaux du grand artiste. Mais différait en cela de Wagner, de Berlioz, que les échecs torturaient et rendaient agressifs envers leurs confrères plus heureux, il ne parut jamais souffrir de voir la faveur du public aller à des compositeurs de moindre envergure, voire même tout à fait médiocres, et quant aux réels talents, ils trouvaient aussitôt en lui un admirateur sincère et enthousiaste. Chaque jour, avec une volonté tranquille et tenace, il se réservait une heure ou deux et « travaillait pour lui », disait-il; ce temps était consacré soit à la musique, la sienne ou celle des maîtres qu'il affectionnait, Bach, Beethoven, Schumann, Glück, Méhul, Wagner; soit à la lecture d'ouvrages



Cliché Braun, communiqué par M. Diolé

CÉSAR FRANCK
A L'ORGUE DE LA BASILIQUE SAINT-CLOTILDE
D'après le tableau de Mlle J. RONGIER

littéraires et philosophiques pouvant lui élever l'esprit. Kant et Renan lui étaient familiers, et il avait autant de facilité à s'assimiler leurs abstractions qu'à concevoir les plus audacieuses combinaisons harmoniques. Rien ne pouvait le distraire de ce travail régulier ; et c'est à ce constant souci de nourrir sa divine flamme intérieure, et de rester toujours supérieur aux vaines luttes quotidiennes, que nous devons l'éclosion tardive mais splendide des chefs-d'œuvre qui sont maintenant la joie de tous les cœurs sincèrement épris de beauté. Plus encore que les autres musiciens qui, en général, donnent entre quarante et cinquante ans la mesure de leur talent après avoir dégagé leur personnalité et trouvé sa formule, Franck « se chercha » très longtemps et la période d'incubation fut extrêmement longue. Cependant il serait tout à fait injuste de méconnaître de parti pris ses œuvres de jeunesse ; dans ses trois trios pour piano, violon et violoncelle, se rencontrent des thèmes et des contours mélodiques très caractéristiques qui contiennent déjà en germe les beautés de la Symphonie et des Béatitudes.

Ruth, églogue biblique, exécutée au Conservatoire (Franck avait alors 25 ans) est une œuvre exquise de naïve fraîcheur.

Après avoir écrit le *Valet de ferme*, opéra en 3 actes, qui ne fut jamais joué d'ailleurs, Franck, épuisé par l'excès de travail, dut rester plusieurs années sans rien produire. Il se borna ensuite à composer des messes et des motets, œuvres qui lui étaient probablement demandées

pour le service de l'église, hâtivement écrites sans doute, car, sauf quelques pièces parmi lesquelles nous citerons un superbe *Credo*, elles constituent la partie la moins intéressante de son œuvre. Six grandes pièces d'orgue, premiers fruits de ces longues années de recueillement, annoncent enfin les grandes œuvres qui apparurent plus tard, sans relâche, et qui s'appellent : *Rédemption*, les *Eolides*, *Quintette en fa mineur*, les *Béatitudes*, *Rebecca*, les *Djinns*, *Prélude Choral et fugue*, *Hulda*, *Variations symphoniques*, *Sonate pour piano et violon*, *Prélude aria et finale*, *Psyché*, *Symphonie en ré mineur*, *Quatuor en ré majeur*, *Trois Chorals* pour orgue. Je n'ai cité que les principales ; que de chefs-d'œuvre où la pensée va toujours s'amplifiant, où l'expression devient toujours plus riche ! Tous datent de la dernière période de la vie de Franck (1872-1890), sa *Symphonie* et son *Quatuor* sont même de ses toutes dernières années.

La plupart de ces œuvres furent exécutées du vivant de l'auteur, mais si rarement et dans des conditions si défavorables que le succès en fut presque toujours compromis. Franck était d'ailleurs le seul à ne pas s'en apercevoir ; tout entier à son rêve, il se contentait d'interprétations souvent très médiocres qui défiguraient sa pensée et empêchaient le public de la comprendre. — « Cela a bien sonné comme je pensais », répondait-il, si on lui demandait comment avait été accueillie son œuvre ; ou bien à ses élèves, qui se plaignaient à lui des imperfections de l'exécution : « Mais non, mes enfants ! vous êtes trop difficiles ; moi, je vous assure que j'ai été très content ! » Son quatuor à cordes, exécuté pour la première fois à la Société nationale, par le quatuor Ysaye, obtint un très vif succès, et le « père » Franck de dire, tout étonné et ravi de ce premier triomphe : « Je crois que le public commence à me comprendre ! » Il était bien tard, hélas, et Franck ne devait pas jouir longtemps de cette gloire qui se décidait enfin à venir à lui. Il mourut à la fin de cette même année, et ses obsèques furent simples comme sa vie ; le public ignora quel grand artiste venait de s'éteindre et, seuls, ses élèves et amis l'accompagnèrent à sa dernière demeure.

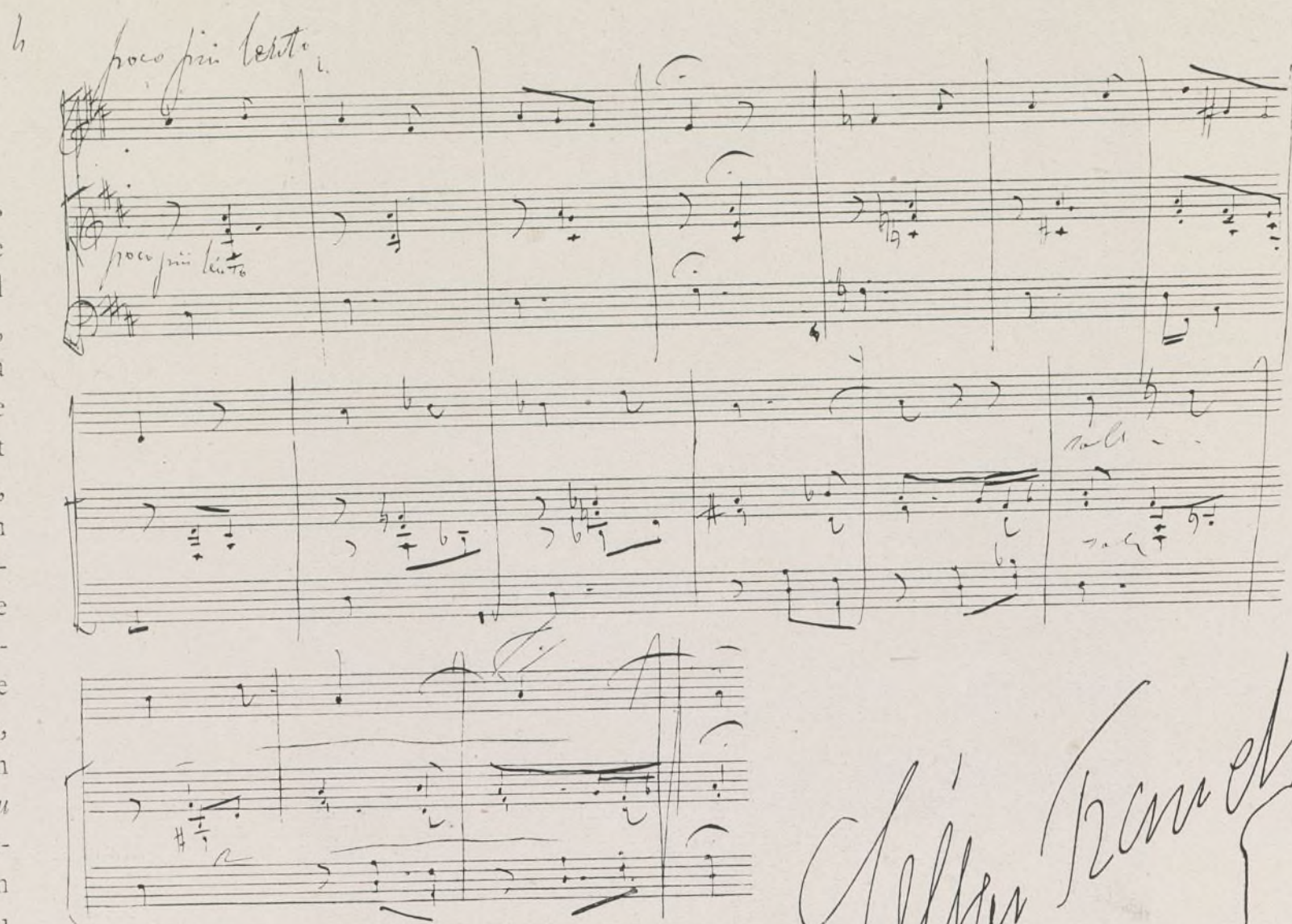
Deux traits caractérisent cette admirable nature et expliquent à la fois la vie et l'œuvre de l'artiste : la bonté et la puissance de travail ; bonté inaltérable, qui fit supporter au « père » Franck, vaillamment, sans se plaindre, l'injustice consciente ou non dont il fut toujours l'objet ; la puissance de travail qui lui permit de concevoir et d'écrire, malgré un labeur quotidien écrasant, les œuvres les plus fortes et les plus vastes dont puisse s'enorgueillir l'école française du XIX^e siècle. Tâchons maintenant d'indiquer ce qui constitue l'originalité de ses créations et leur assure une place si distincte dans l'évolution de l'art musical.

L'atmosphère de recueillement où a vécu Franck, le choix de certains sujets qu'il a si magnifiquement traités, la pureté et la noblesse de son inspiration l'ont fait considérer souvent comme un musicien essentiellement et uniquement religieux ; et certes, Franck fut un croyant convaincu et une religiosité



VAN HOUT JACOB CÉSAR FRANCK EUG. YSAYE CRICKBOOM
Photographie prise à l'occasion d'un concert, le dernier auquel Franck ait pris part — Tournai, 27 avril 1890

profonde se dégage de Rédemption, des Béatitudes, des Chorals. Tandis que la fouguese imagination de Beethoven s'éprend d'abord de rudes héros, qu'ils s'appellent Coriolan, Egmont ou Bonaparte, avant de concevoir la 9^e Symphonie; tandis que le romantique Schumann cherche à dire l'indicible tourment d'un Manfred ou d'un Faust et que Wagner, lui-même formidable élément de la nature, en exalte à travers de nébuleuses fables mythologiques, les forces sauvages et la délicate poésie, César Franck chante avec une adoration pleine de reconnaissance celui qu'il admire et qu'il aime de tout son cœur naïf et tendre, il chante le Christ. Pour ne parler que d'un fragment maintenant bien connu, le *Morceau symphonique* de Rédemption, est-il possible d'entendre sans une douce et profonde émotion cette phrase pénétrante, que murmurent au début les instruments à cordes? « Allégresse du monde qui se transforme et s'épanouit sous la parole du Christ » dit le poème; et en effet, c'est bien cette parole que l'on croit entendre, noble, persuasive et douce, plus belle encore qu'un croyant et qu'un poète ne pouvait l'imaginer. Un sentiment analogue se retrouve plus tard, dans les Béatitudes, immense conception qui ne fut complètement réalisée qu'après dix ans de travail (1870-1880). Ce poème, de Madame Colomb, est divisé en huit parties dont chacune présente un double tableau; d'un côté un exposé violent et douloureux des maux et des injustices du monde; de l'autre l'affirmation céleste de l'oubli de ces maux, de l'expiation de ces injustices; et dans chacun de ces chants, plane toujours avec sa bonté sereine la voix du Christ qui proclame la béatitude promise aux guéris et aux sanctifiés... « Heureux ceux qui pleurent, car ils seront consolés » (3^e Béatitude)... « Bienheureux ceux qui souffrent persécution pour la justice, car le royaume du ciel est à eux!... » (8^e Béatitude) Franck a exprimé cette miséricorde divine avec une adorable effusion d'accent qui contraste très nettement avec la majesté souvent un peu austère d'un Hændel ou d'un Bach, et qui est absolument personnelle. Mais, s'il est vrai que dans ces œuvres d'inspiration religieuse où excella César Franck, son rêve sublime se tourna longuement, avec ferveur, vers l'idéale figure du Christ, n'oublions pas qu'elles ne constituent qu'une partie de son œuvre totale, et qu'on restreindrait singulièrement son art en disant qu'il fut uniquement religieux. Tout en gardant cette tendance à planer dans des régions éthérées, à s'enivrer d'amour divin, cette constante aspiration vers la lumière, la joie, la chaleur ineffables, cette passion sans cesse renaissante, cette espérance jamais découragée de l'extase définitive qui était le propre de sa nature, Franck a en effet abordé le genres les plus divers; ses drames, *Hulda* et *Ghisèle*, n'ont jamais été représentés à Paris, ce qui est in-



FRAGMENT AUTOGRAPHE DE LA MUSIQUE PUBLIÉE CI-APRÈS

concevable; mais quel musicien ignore maintenant la Symphonie en *ré* mineur, avec son début sombre aboutissant à un fulgurant éclat, d'une puissance beethovenienne; son délicieux allegretto où le mystérieux frémissement des violons en sourdine vient accompagner d'une manière si émouvante la belle cantilène du cor anglais; et enfin son finale d'une enthousiaste et triomphante envolée? Cet admirable chef-d'œuvre est une des manifestations les plus complètes et les plus claires du génie de Franck. D'un plan conforme à la tradition classique, elle apporte, outre une inspiration absolument nouvelle, des procédés de développement indiqués dans les dernières œuvres de Beethoven, mais dont les symphonistes ne semblaient pas encore avoir profité. Chez les anciens maîtres, les divers morceaux de la symphonie restent indépendants; chez Franck ils se tiennent et se pénètrent, par l'emploi des mêmes éléments qui reparaissent d'un morceau à l'autre, modifiés et enrichis. Cette continuelle fusion des thèmes donne à l'œuvre une profonde unité, et les avantages d'une telle méthode n'ont pas échappé à la jeune école moderne. A côté de ces immenses monuments destinés aux puissantes sonorités de l'orchestre, le *Prélude Choral et fugue*, le *Prélude aria et final*, pour piano, les *Chorals* pour grand orgue, la *Sonate* pour violon et piano, le *Quintett*, l'admirable *Quatuor*, objets constants de l'étude des virtuoses, égalent les meilleurs chefs-d'œuvre des Maîtres. En mettant dès maintenant César Franck au rang des Bach, des Beethoven, des Schumann, on ne fait que payer un tribut d'admiration bien dû à l'un des plus nobles génies qui aient jamais illustré l'histoire de l'Art.

LOUIS DUMAS



Cliché Braun, communiqué par M. Diolez

MONUMENT DE CÉSAR FRANCK

par M. Alfred LENOIR

(SQUARE SAINTE-CLOTILDE, PARIS)

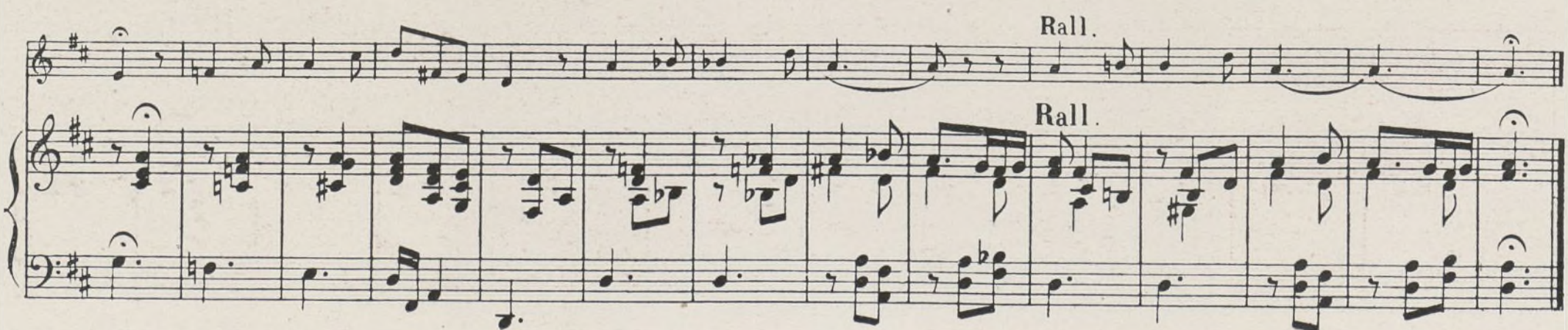
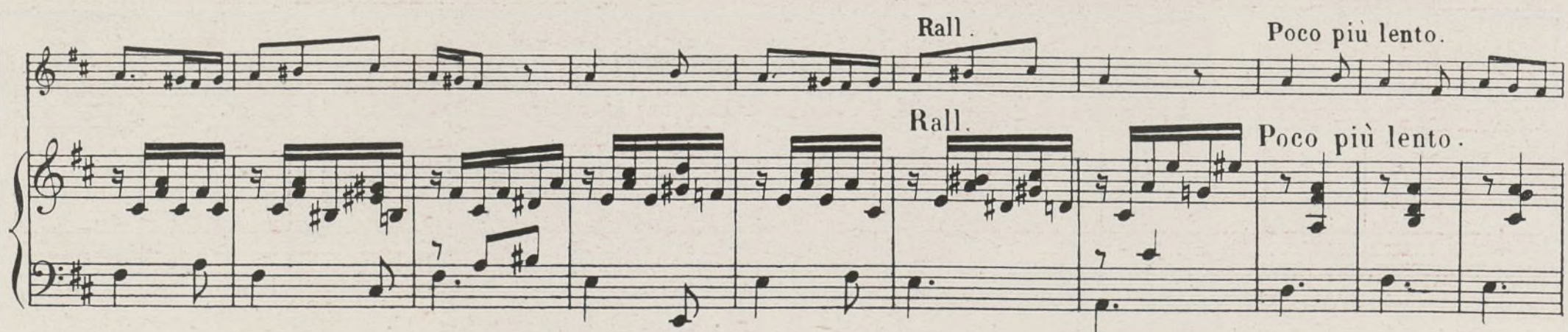
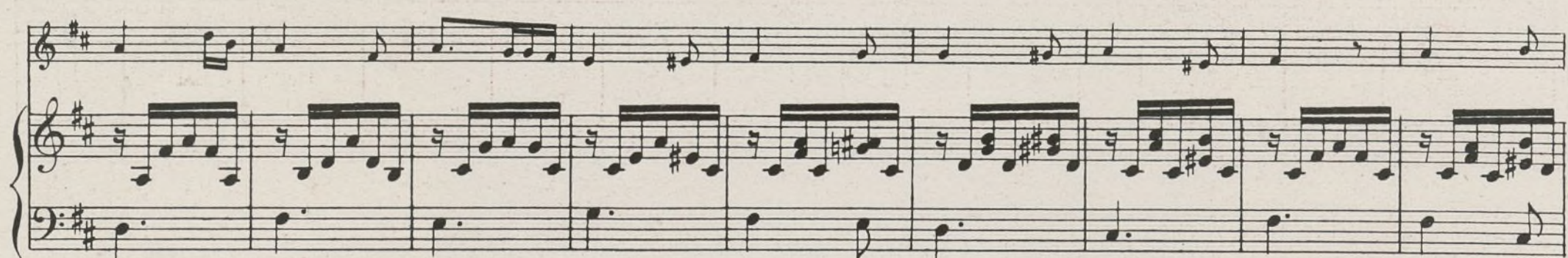
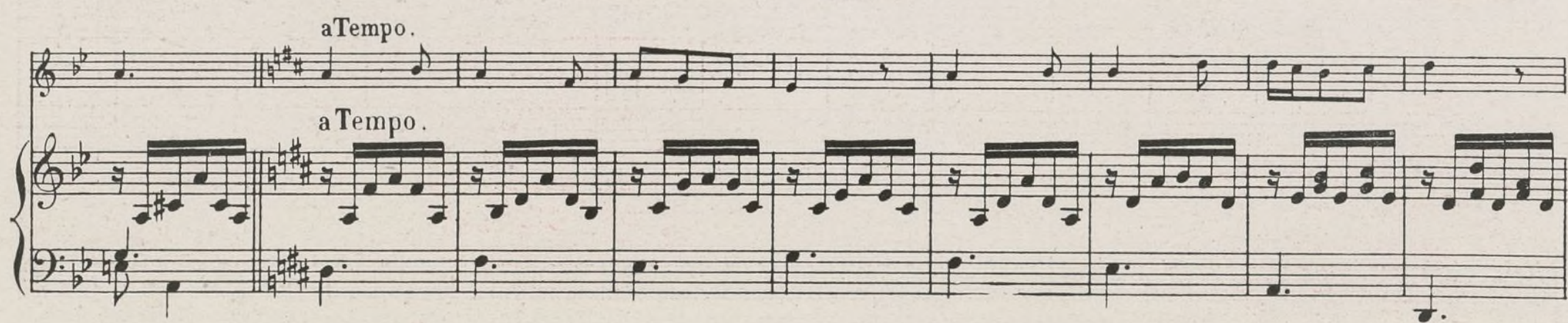
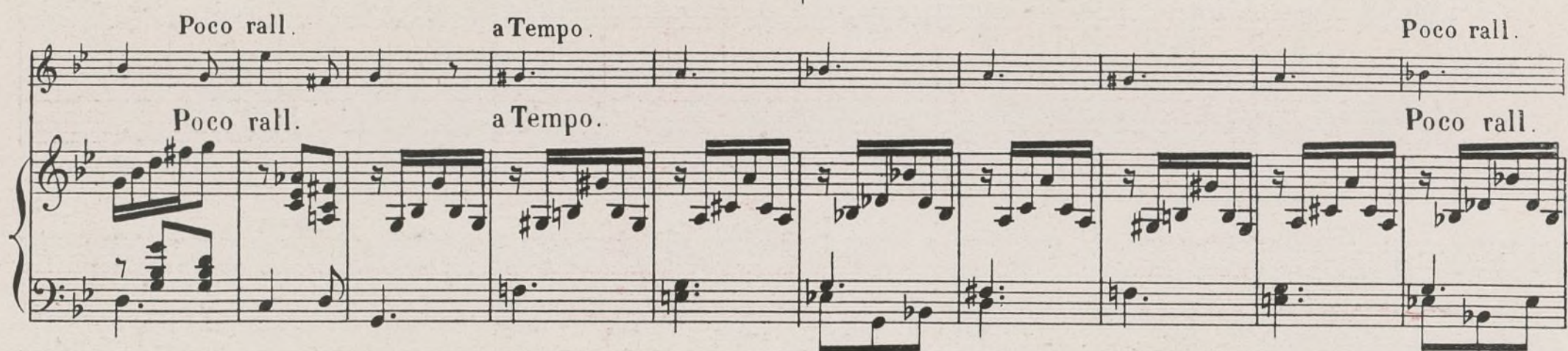
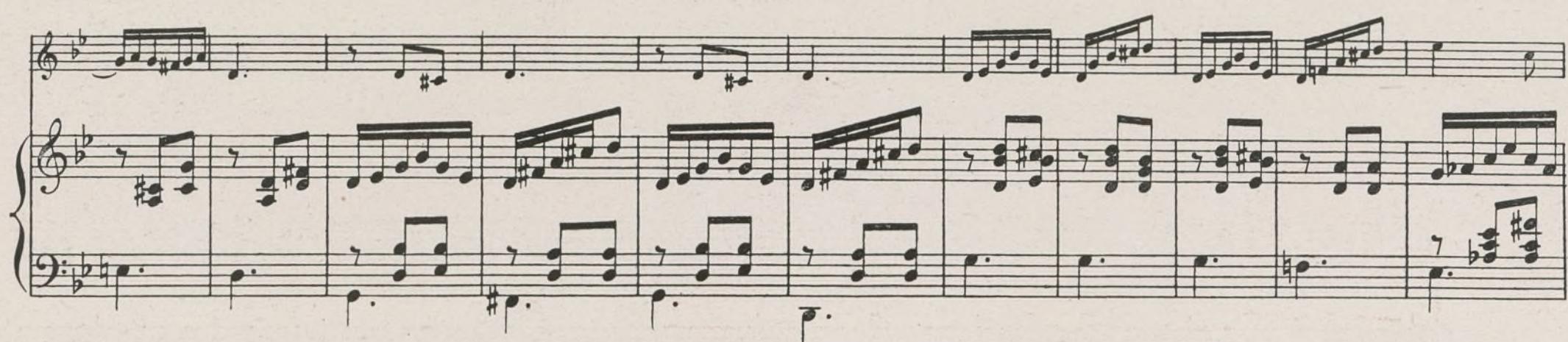
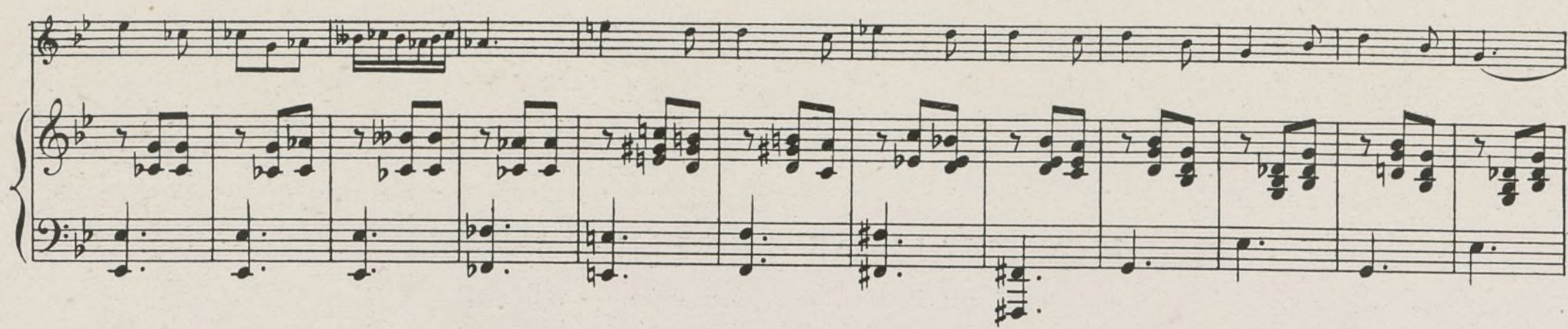
MORCEAU DE LECTURE INÉDIT

Donné aux Examens du Conservatoire. — Mai 1877

Par CÉSAR FRANCK

PIANO

REPRODUCTION
RIGOREUSEMENT
INTERDITE





L'IDOLE

Tableau de M. A. BESNARD

Ayuntamiento de Madrid

Les Premières Larmes

NOUVELLE INÉDITE
DE M. JACQUES COPEAU

Des cimes argentées dominaient la prairie, toute baignée d'aurore... Un instant Pierre hésita s'il irait éveiller Jeanne. Mais telle était dans sa poitrine l'abondance d'une joie profonde, contenue, secrète, qu'il craignit de la gâter en la partageant. A l'abri d'une haie, il gagna la rivière.

Fraîcheur, lumière tamisée, murmures... Penché sur l'eau vive, il y trempa ses mains. Déjà un caprice nouveau l'entraînait au-delà : une plante dont il goûta la saveur, un caillou qu'il fit rouler, un oiseau dont il entendit frémir la présence parmi les feuillages, — tout le charmait, tout le tentait ; le moindre incident de la route trouvait en lui les sens amusés d'un enfant. Il se mit à courir, ignorant quelle impatience l'avait si tôt poussé dehors, quelle inexplicable joie l'envahissait au contact des choses. Puis, au sommet d'une éminence, il s'assit pour se reposer.

— Elle dort, pensait-il. C'est en ce moment que la clarté, filtrant à travers les rideaux, atteint sa chevelure...

Le soleil montait. Parmi les buées roses qui s'accrochaient encore aux branches des pommiers, Pierre aperçut au loin la maison où, trois semaines plus tôt, il avait amené sa

jeune femme. Et la vie, depuis lors, s'écoulait monotone, sans que nul inquiétude, nul projet ne vint distraire leur satisfaction de se contempler mutuellement et d'admirer leur amour.

Jeanne disait souvent : « Nous avons mérité le bonheur. Je ne sais rien au monde d'aussi beau que notre fidélité si ce n'est, aujourd'hui, l'étonnement de nous appartenir. Restons ainsi, sans faire un geste, dans une délicieuse immobilité. »

Pierre songeait à ces paroles. Oui ! tout obstacle avait été patiemment vaincu. Et l'amour qui, très jeunes, les avait destinés l'un à l'autre était, en mûrissant, devenu mieux qu'un sentiment irrésistible : une inclination raisonnée, l'ouvrage de leur volonté, l'objet de leur culture. Ils n'avaient connu pour l'avenir d'autre rêve qu'une union parfaite. Cette union enfin réalisée, maintenant c'était la vie, c'était encore... l'avenir ?

Mais le jeune homme, écartant toute notion qui ne fût liée à son bonheur, empreinte de ses certitudes, se rejetait au fond de ce passé où tout était si pur, si certain, si partagé, où brillait doucement la figure de Jeanne. Elle avait, en entrant dans sa vie, comme effacé le monde à ses yeux. Hier encore ne lui disait-elle pas : Je n'ai reçu de toi que de la joie ? Et lui-même depuis qu'il l'avait rencontrée, depuis qu'il l'avait souhaitée, depuis qu'il la possédait, connaissait-il aucun bonheur qu'il ne lui dût... excepté l'étrange bonheur d'être seul, ce matin-là, au milieu de la plaine ? Cette heure était la première qu'il préférât vivre sans elle.

Pierre redescendit lentement la colline. Il espérait voir Jeanne accourant à sa rencontre. Avec quel soulagement l'eût-il accueillie !

Des faucheurs s'avançaient sur la prairie, d'une marche égale, d'un effort pareil couchant sous leurs pas l'herbe haute qui donnait aussitôt son odeur. Tout, alentour, bruissait dans la force du jour. Et Pierre sentit trembler son cœur, — de plaisir ou d'angoisse ? il ne savait encore...

*
* *

Jeanne, au jardin, sourit vers l'arrivant, dont l'extraordinaire exaltation devant ce sourire tomba d'un seul coup. Nulle question dans les yeux ni sur les lèvres de la jeune femme. Pierre se crut pourtant interrogé. Il allait inventer une excuse : l'obligation d'une visite à la ferme voisine. Mais ne connaissant personne dans le pays, quelle obligation pouvait-il y trouver ? Le mensonge eût été trop absurde. D'avoir seulement pensé l'admettre Pierre éprouva comme une souillure.

Il demeurait debout, en silence. Jeanne se renversa sur sa chaise, la tête inclinée et s'abritant de la main droite soit contre une lumière trop vive, soit contre le regard que son mari, presque durement, posait sur elle.

Il parla le premier :

— Qu'as-tu fait ?

— Je t'attendais... tu vois. Je n'ai pas bougé d'ici. Il fait si beau ! Les parterres sont pleins d'abeilles...



ILLUSTRATION
DE M. L. G. CARRÉ

Elle ajouta, d'une voix légèrement altérée, tant elle s'efforçait d'être calme et sincère :

— Tu as bien fait de sortir.

Un peu trop vivement Pierre répliquait déjà :

— Aurais-tu souhaité m'accompagner ?

Il espérait un aveu, un mouvement, même un reproche, l'occasion de se disculper, de s'affranchir de l'espèce de secret qu'il sentait maintenant s'appesantir entre eux.

— Non, dit Jeanne, j'étais heureuse de te savoir au grand air, pour une longue course. Moi, tu sais, je suis bientôt fatiguée... Aujourd'hui surtout, j'ai mal dormi...

Il se pencha vers elle, l'effleurant d'un baiser :

— Souffres-tu ?

— A peine. C'est une langueur agréable... comme si tant de bonheur m'avait un peu brisée...

Il y eut un court silence. Puis :

— Tu ne me caches rien ?

— Ah ! Pierre...

Il s'écarta, fit quelques pas dans les allées, cherchant une contenance naturelle, s'efforçant à tromper l'inquiétude par de fausses activités. Les rosiers eurent à subir son excessive sollicitude. Il massacra quelques jeunes pousses, sous prétexte d'en écraser les pucerons. Vingt fois il traversa la pelouse où Jeanne venait de s'étendre en plein soleil, le visage ombragé d'un mouchoir. Il rôdait autour d'elle, l'observant à la dérobée, assiégeant son mutisme d'ingénieux et futiles propos : le facteur était-il passé ?... elle attendait peut-être une lettre ?... quelle lecture feraient-ils ensemble, le soir ?... A chacune de ces questions, Jeanne répondait sans contrainte mais strictement, pour se taire aussitôt. Il reprenait :

— Comment vas-tu ?

— Bien, bien...

Une fois, la croyant assoupie, il s'approcha sans bruit... D'un bond elle fut sur pieds et, feignant un ordre à donner, disparut dans la maison.

* * *

L'heure du déjeuner les ramena face à face.

Tout de suite Jeanne montra le plus vif entrain, détaillant le menu, interpellant la servante, riant et fredonnant. Ses traits sont détendus, rafraîchis ; elle a changé de corsage et remanié sa coiffure.

Que Pierre imite

cette gaité, qu'il accepte cet anodin caprice, et tout est réparé, tout est *oublié*... Mais il se raidit contre le mauvais conseil de sa tendresse, contre la lâcheté qui favorise entre époux de petites concessions, de naïves cachotteries et, peu à peu, sous l'usure quotidienne, sépare deux existences dont l'unique visée était de se confondre. A toute heure, en toute circonstance, il met sa force et son orgueil à voir clair en lui-même, à éclairer sa femme. Jeanne ne fut jamais fantasque. Ce n'est pas sans raison qu'elle souffre et veut garder pour elle sa souffrance. Celle-ci, même imaginaire, restant cachée, deviendrait grave, peut-être *irréparable*...

Que rien par eux ne soit oublié, que rien pour eux ne soit irréparable ! Pierre sent cette phrase battre ses tempes avec le rythme de son sang. Ensemble, elle et lui, ils ont toujours prévenu la douleur par une confiance. Ils se sont toujours crus capables de se comprendre, de se consoler mutuellement. Nulle pensée, nul sentiment, les plus rudimentaires, ils ne les laissèrent retomber en cette incolore région du cœur où de vagues impressions, de louches réminiscences, d'incertains griefs s'agrippent pour embarrasser plus tard, corrompre, empoisonner la conscience. Leur confiant, leur intime amour avait su jusqu'à ce jour détourner la vie où, du moins, la déjouer, la désarmer. Si bien qu'elle était restée pure entre eux, et rien ne semblait s'y être passé. Hier soir, ce matin encore il n'y avait rien d'étranger, rien d'hostile, rien... qu'eux-mêmes. Mais voici : en cet instant précis quelque chose se formait, se développait, d'inconnu, d'impossible à maîtriser. Pierre aurait voulu, s'il ne pouvait les partager, surprendre les pensées de sa compagne, les arrêter de naître, les étouffer dans son poing.

Il contemplait ce cher front ennemi. Il étudiait ardemment cette physionomie qu'il avait cru connaître, ces gestes appris par cœur dans toutes les phases de la passion, tous les abandons de l'intimité, et qui maintenant s'étudiaient à le tromper.

Au bout d'un éclat de rire, Jeanne trouve devant elle le regard fixe qui l'accuse, la presse, la fouille, la force, plus violent qu'un coup.

— Pierre !... méchant !

Elle s'est précipitamment détournée, enfuie. Ses larmes l'ont trahie.

Pierre est debout ; il la poursuit. Dans sa voix l'accent de la pitié se démêle mal d'avec une intonation triomphante :

— Tu me diras tout... Jeanne... Tu ne peux rien me cacher ! Il l'entendit, au jardin, éclater en sanglots...

* * *

— Jeanne, Jeanne ! Pourquoi pleures-tu ? Que t'ai-je fait ?

Il la secouait, la pétrissait, relevait de force sa tête bouleversée pour l'interroger encore... Rien n'était plus cruel, plus comique que cet homme demandant, avec des gémissements enfantins, la cause des larmes qu'il venait lui-même d'exiger.

— Pardon, pardon... Je t'ai blessée... je suis brutal !... Vois-tu je n'ai pas pu m'en empêcher... Chérie... chérie... dis-le... *Est-ce à cause de moi que tu pleures ?* D'un grand mouvement passionné, Jeanne se redressa et, saisissant les mains de son mari :

— Non, non... pas toi ! mon bien-aimé... ne dis pas que c'est à cause de toi !

Pierre allait parler encore ; des larmes, à son tour, l'aveuglaient.

— Attends... je te dirai... oui, tout...

Illuminée d'un étrange sourire, sur un banc, derrière la maison, elle poursuivit, la voix plus calme :

— Voilà. C'est fini... J'avais besoin de pleurer, tout simplement... Et toi, comme tu es pâle ! Je t'ai fait du mal, pauvre ami ?... oh ! je suis faible, j'ai



honte! Et c'est... c'est à cause de rien. Je ne saurais dire comment cela m'a prise... J'étais assise dehors et je songeais à mon bonheur, à notre amour, à notre vie. J'y songeais avec sérieux, avec continuité, pour la première fois sans doute, ne m'étant jamais trouvée seule depuis que tu m'as faite tienne, suis depuis que je suis femme...

Elle parut, un instant, se recueillir :

— Oui, reprit-elle, un brusque changement d'état... Jamais je n'avais éprouvé cet attrait mélancolique et fort... la gravité d'avoir des souvenirs. Ils se pressèrent bientôt trop nombreux, trop vibrants. Je ne pouvais leur résister, ni les évoquer à mon gré, ni les reconnaître à loisir, mais ils me possédaient en tumulte. Et j'ai goûté l'amertume de toute cette vie, faite de ma vie, désormais étrangère, plus puissante que moi-même, qui débordait ma conscience et fatiguait ma mémoire. Oh! j'ai cru vieillir de vingt ans pendant cette heure où, malgré moi, tant de pensées, de sentiments m'occupèrent vainement. Il m'a semblé — pardonne-moi! — que le bonheur quotidien aurait à présent quelque peine à me tenir sous son charme... Ah! Pierre, tu comprends bien, n'est-ce pas? que je n'ai rien regretté, que rien n'est remis en question; tu sais bien, mon amour, qu'il me serait impossible de souffrir à cause de toi. C'est... comment te l'expliquer?... c'est à cause d'un vague sentiment de la vie, un étonnement devant elle, oui, si tu veux... l'effroi de lui appartenir déjà si... si irrémédiablement! Je n'avais pas encore réfléchi...

— Je ne t'avais jamais quittée! Nous réfléchissions ensemble. Je dirigeais toutes tes pensées. Tu ne t'aventurais qu'avec moi dans le passé ou vers l'avenir. Tu ne l'apercevais qu'en moi, m'ayant donné toute ta confiance. A tes yeux je me portais garant de la vie. Et parce qu'un moment je t'ai laissée sans défense, voici que tu cèdes à des pressentiments de femme. A peine as-tu pensé sans moi, déjà tu penses contre moi!

Pierre contenait mal son dépit. Et c'est Jeanne maintenant qui, par son regard, le dominait, le rassurait par la façon presque maternelle dont elle l'attira vers elle en disant :

— Mon petit, n'exagérons pas... Veux-tu nous forcer à souffrir? Est-ce penser contre toi que chercher une dernière fois, avant qu'elle ne s'efface à jamais, la trace de mes premières impressions? Je les ai reconnues presque toutes. Quelques-unes me surprisent, tant elles étaient lointaines et cependant vivaces; j'avais peine à les identifier. D'autres, au contraire, sur lesquelles je comptais parce qu'elles m'étaient chères, je les trouvai presque abolies, ou déformées, ou déjà dissipées tout à fait. Elles avaient conservé leur place dans mon cœur, mais la place était vide... Oh! Pierre, les souvenirs mille fois plus précieux dont tu m'as enrichie mourront-ils à leur tour?

J'ai parcouru mon enfance : la maison de mes parents, les êtres qu'on y voyait, les choses qu'on y faisait, régulièrement, sans jamais y penser... les plaisirs dont j'ai connu l'attente et le regret, les contrariétés dont je formais de vrais chagrins et qui me paraissent aujourd'hui dérisoires... tous les objets que tant de fois j'ai maniés et que, plus tard, quand je t'aimai, tu m'apprends à regarder avec des yeux neufs... mes petites affaires de jeune fille que j'ai laissées là-bas, sur une étagère, ne croyant pas pouvoir jamais les regretter. Je les avais oubliées et, tout à coup, il m'eût été doux de les sentir là, à portée de la main... Te rappelles-tu une très pauvre boîte en coquillages que cousine Louise m'avait rapportée du Tréport?... Mon petit, mon petit... tout ce qui n'était pas toi et dont tu m'as détachée!... et aussi les anciennes contraintes, les habitudes dont je souriais, qui m'ennuyaient, m'irritaient souvent... je m'y reporte avec langueur... Et enfin nos premières heures, notre attente, nos infinis espoirs... le passé...

— Nous avons été trop heureux, murmura Pierre.

— Maman disait toujours : on est heureux quand on est jeunes! ou bien : tant qu'on est jeunes on espère!... J'ai revu sa silhouette active, ses mains grises... Ah! comme elle

plongeait profondément son visage dans ses mains, le soir!... Je me suis rappelé ses murmures, ses découragements qu'elle ne m'a jamais confessés mais que je devinais... Elle est seule aujourd'hui... Je n'ai pas toujours eu pitié d'elle. Un jour, elle m'a dit : L'amour t'a rendue folle; tu verras, tu verras... Elle secouait la tête en pleurant. Je la verrai longtemps ainsi.

Pierre s'était levé. Jeanne imita son geste et, debout contre lui, s'écria :

— Je ne songe qu'à toi, Pierre! Mais si j'ai pu manquer à quelques-uns des devoirs faciles de mon enfance, comment ne sentirai-je pas une comme une menace, en y réfléchissant sans emphase, le terrible engagement auquel me voici liée? Je n'étais jadis qu'une petite fille sans importance, dont les caprices ne dérangent aucun dessein, dont les fautes ne lésaient aucun idéal : je n'avais rien promis à personne. Aujourd'hui l'excès même de notre amour nous rendra trop sensibles à ses faiblesses; chacune d'elle va décevoir en nous de trop nobles ambitions. La vie n'est pas aussi simple que la simplifiait notre enthousiasme... Je ne la crains pas! Mais puis-je oublier déjà sur la foi de quelles certitudes nous nous sommes embarqués, quelles promesses insensées nous échangeons... si simplement? Un trop grand amour... peut-être... s'est logé dans un cœur trop chétif. Va, pauvre ami, nous ne sommes armés que contre nous-mêmes...

Quand Pierre leva les yeux, il eut un frisson d'admiration devant le visage de sa femme, embelli par un calme désenchantement. Il se sentait regardé jusqu'au fond de son être et n'osa pas risquer la banale protestation qu'il avait préparée. Docilement, au long des massifs, il suivit Jeanne qui le tenait par la main. Elle dit seulement, comme ils rentraient :

— Puisque ces premières larmes devaient être versées, ne vaut-il pas mieux qu'elles le soient en plein bonheur, par ce





beau jour d'été, quand notre jeunesse est dans toute sa force et notre amour dans sa nouveauté ?

*
* *

Vers cinq heures Pierre, ayant bouclé sa valise, se demanda de quel prétexte il allait justifier un départ immédiat.

Sa résolution était prise : quitter au plus tôt cet asile temporaire, cette espèce de Thébàïde dérisoire au sein de laquelle il avait cru vainement éluder le destin ; renoncer à la sottise postiche d'un berger de Florian ; rentrer dans la grande ville où l'âme est à chaque pas distraite, voyager peut-être... Tout, en ce moment, — la petite maison avec son enclos de pommiers, la figure de la vieille servante, les meubles, le paysage, — lui était devenu insupportable. « Et que cela soit arrivé si brusquement, répétait-il, à propos de rien, d'une façon si absurde ! »

La plus grande partie du jour, il l'avait passée sur son lit, étendu, l'esprit d'abord paralysé, puis étrangement exalté par la souffrance. Les vagues sentimentalités, les apitoiements morbides peu à peu firent place à un pessimisme outrancier mais robuste qui, d'un seul coup, balayait l'inquiétude et ne laissait après soi qu'une gaieté saine, entreprenante. Rien n'arrêtait sa pensée. Il refit tous les projets dont un jeune homme puisse s'éprendre...

Mais qu'il entendit seulement remuer Jeanne dans la chambre voisine, son cœur s'arrêtait... Une fois, sur la pointe du pied, il courut à la cloison, y appliqua son oreille. Le silence l'effraya. A quoi pensait-elle ?... « Ainsi nous serons toujours deux à nous épier et, l'un devant l'autre, à nous ménager mutuellement... » Il eut peine à se retenir d'ouvrir la porte. Leur étreinte, leurs paroles, jusqu'au soir eussent conjuré le mauvais sort... « Mais rien au monde ne peut faire que ces larmes n'aient été répandues, qu'elles ne nous aient ternis, vieillis. »

Pierre acheva machinalement ses préparatifs. Il allait et venait dans la chambre. En passant devant un miroir il s'y vit reflété, s'approcha, se pencha, sourit à sa propre image... Ah ! rien ne pouvait empêcher qu'il fût jeune, qu'il retrouvât un jour dans la vie la joie qui l'inondait, ce matin, à l'aurore...

Au moment qu'il la rejoignit, Jeanne, devant la fenêtre ouverte, regardait descendre le soleil. Elle tressaillit à son approche, mais sans tourner la tête.

— Jeanne, lui dit-il, nous partirons demain...

Elle fit : Déjà ?... puis reprit son immobilité.

— Tu comprends... J'ai besoin de me remettre au travail...

Il avait jeté cela sans même y penser, pour échapper au silence.

— Je veux organiser notre existence. Nous ne pouvons songer à vivre ainsi, toujours... en égoïstes...

Le mot était stupide. Il se mordit les lèvres.

— Enfin, chère... quel que soit notre amour... le monde existe ! Et, tu sais, comme dit Shakespeare, dans *Roméo : le plus doux miel...*

Il n'acheva pas, Jeanne regardait très loin, vers la plaine.

Pierre ajouta plus bas, posant une main sur le genou de sa femme :

— Jeanne... tu veux bien partir avec moi ?

Elle inclina doucement la tête et sourit :

— Oui, dit-elle.

Il y avait dans son expression de l'ironie, de la tendresse, une résignation courageuse.

JACQUES COPEAU



LE RÉVEIL DE LA BERGÈRE

Dessin de J.-B. HUET (*Collection du Musée du Louvre*).



UN CANAL A ROTTERDAM

J.-B. Jongkind

(1819-1891)

Au moment où la multiplicité des expositions, depuis les salons officiels jusqu'aux petites manifestations individuelles, met sous les yeux du public une si décevante variété de tendances, il n'est peut-être pas inopportun de rappeler ici, par des œuvres choisies aux différentes étapes de la vie d'un artiste, par des œuvres où tous les modes d'expression de son émotivité sont représentés, le souvenir d'un peintre tel que Jongkind, dont l'influence fut considérable, non seulement chez ses contemporains immédiats, mais surtout chez les paysagistes de la génération qui commençaient à produire, à l'heure où Jongkind, après des années de lutte, s'était enfin imposé au goût des amateurs.

Nul plus que lui, en effet, n'a entraîné à sa suite de jeunes talents en quête de succès. Ce furent d'abord les imitateurs sans vergogne à qui il ne coûte rien d'aller glaner à pleines mains dans le champ du voisin. Ce furent ensuite des tempéraments doués, qui inconsciemment, et parce que cela était pour ainsi dire dans l'air, subissaient le charme de cette notation qui semblait improvisée, et finissaient réellement par voir la nature, comme Jongkind la voyait lui-même à l'époque de la pleine maturité de sa carrière, alors qu'il avait secoué le joug des influences d'école et qu'il produisait en sa parfaite et originale indépendance. Mais encore que Jongkind, chef d'école, nous apparaisse avec une manière nettement déterminée, qui est d'ailleurs sa dernière manière, ce serait vouloir le mal connaître que de passer sous silence les œuvres de



LA RUE DU CHAMP-DE-L'ALOUETTE EN 1868

ses débuts et de sa première maturité qui sont d'un indéniable intérêt, parce que par elles on perçoit chez le maître le processus normal de son émancipation. N'oublions pas que Jongkind était né en 1819 (à Latrop) et que ses premiers essais partent vers 1841, en pleine bataille romantique, à l'heure où après le triomphe tardif de Constable, l'art classique, l'art du paysage historique reçoit de rudes assauts de la part de la grande école qui monte et provoque chez les poncifs de si impuissantes colères.

Tout d'abord, tant que l'étude approfondie de la nature et du métier, indispensable à la liberté apparente des moyens d'expression, n'a pas mis Jongkind à même de se sentir maître de son pin-

ceau ou de son crayon, Jongkind montre une sorte de sagesse qu'il a peine à contenir. Il remplace la fougue qui bouillonne en lui par des qualités de solidité et d'équilibre ; il compose avec bonheur, avec intelligence ; il impose à son imagination débordante la discipline de la science, du savoir acquis, et prépare, en un mot, ses belles conquêtes à venir. Puis, un jour qu'il est assuré de ne pas faire de faux pas, de ne point rétrograder au bénéfice d'un progrès illusoire, un jour qu'il se sent d'aplomb pour la lutte, il rompt en visière à toutes les traditions ; il secoue le joug de l'école, il se lance en avant, de toute l'ardeur, de tout l'enthousiasme de son indépendance, et il se fait une exécution à lui, qui n'est et ne sera plus à personne, quelque amères que soient parfois les critiques qu'il provoque chez ceux qui ne peuvent se hausser à le comprendre. Dans une très belle lettre que Cals, un très grand peintre, dont l'heure est bien tardive à sonner, adressait au comte François Doria, protecteur éclairé des arts, je trouve les lignes suivantes qui analysent l'état d'âme d'un peintre tel que Jongkind alors qu'il est en pleine fièvre de conception.

« L'exécution, écrit-il, vient toujours pour exprimer ce que l'on veut vraiment ; elle ne vient pas tout de suite, elle est le prix d'un labeur plus ou moins long. C'est si difficile de saisir cette nature si fugitive. Mais que de joies dans cette recherche incessante, malgré tous les efforts qu'il faut faire pour en rendre quelque chose. Et les efforts, même la résistance qu'on éprouve dans cette lutte continuelle, vous passionnent et vous enchantent en même temps. Plus vous vivez de la nature et pour elle, et plus vous y trouvez de charmes. Donnez-lui, donnez-lui, et malgré ses airs fantasques et capricieux, elle se donne à vous. Quand on aime l'art, quand on en fait son unique joie, on a des instants de bonheur bien complet, et il semble que l'artiste et l'immense nature ne font qu'un. On aime tout le monde ; on aime le soleil qui nous inonde de ses rayons ; on aime l'air au milieu duquel on se sent respirer, les plantes qui nous entourent, qui nous embaument ; on sent un immense besoin de faire partager son



LA RUE SAINT-SÉVERIN

CLICHÉS COMMUNIQUÉS PAR LA SOCIÉTÉ
DES GALERIES GEORGES PETIT



CANAL A AMSTERDAM

Jongkind a eu cette joie de peindre ; il l'a eue partout, aussi bien en Belgique, en Hollande, en France, le long de la Meuse et sur les bords de la Seine, que dans le Nivernais, en Provence et en Dauphiné, à cette côte Saint-André qu'il a si magnifiquement synthétisée sous tous ses aspects.

C'est que, partout où il va, il observe, il comprend, il compare, il retient ; mais, en voyageur qui a ses endroits de prédilection, après avoir traversé les climats les plus variés, après avoir ausculté le travail des hommes qui bouleverse les pittoresques, il revient, assoiffé des visions familières de son enfance, aux canaux de Hollande, aux moulins élancés ou trapus qui se mirent dans l'Escaut ou la Meuse, à cette couleur, à cette harmonie, à cette lumière, qui éveillaient en son âme de doux bonheurs intimes et de chères mélancolies. Et, badaud, capable d'accomplir des tours de force comme en se jouant, c'est au hasard de ses promenades sur les quais, dont le mouvement le grise, qu'il note en une peinture parfois sommaire, ne relevant que d'une absolue maîtrise, ces bassins et ces ports, où ses amis, les bateaux enflent leurs voiles brunes pour sa joie et pour la nôtre.

Il est tellement pénétré, et cela spontanément, de la caractéristique du site qu'il interprète, que ce site semble créé exprès pour sa manière définie de synthèse expressive ; et ce n'est pas là qu'une habileté, qu'un acquis de métier ; il y a de la science dans cette transposition de la réalité, il y a de la science mariée intimement à un souffle de haute inspiration. Et, malgré tant de talent, tant de qualités primesautières, combien lui fallut-il d'années, à ce grand Jongkind, pour vaincre les résistances d'un public indifférent ou hostile, pour s'imposer au goût des amateurs, pour être tenu pour une des plus admirables natures de peintre du XIX^e siècle !

En 1868, alors que Jongkind avait accumulé chefs-d'œuvre sur chefs-d'œuvre, Thoré-Bürger écrivait justement :

« La manière de M. Jongkind ne plait pas à tout le monde, mais elle enthousiasme les amateurs de peinture spontanée, vivement sentie et rendue avec originalité. Pour moi, j'ai adopté M. Jongkind comme un artiste de franche race, et qui contraste par son excentricité avec les patients tricotiers d'images longuement ruminées. J'ai toujours soutenu que les vrais peintres peignaient très vite et d'impression. Sur quoi les exemples glorieux ne manquent pas : il suffit de citer le nombre des œuvres de Rubens et de Van Dyck, de Frans Hals et de Rembrandt, de Vélasquez et de Murillo. Pour le paysage

FIGARO ILLUSTRÉ

bonheur à tous ; on aime, on aime enfin ! Et c'est là la suprême joie, le sentiment procréateur par excellence. Quant la crise de jouissance est passée, quand le moment de prostration est venu, gardons-nous de nous moquer de cette exaltation si douce et si puissante, de cette ivresse si honnête et si bienfaisante ! »

spécialement, sans parler de maîtres adroits et légers comme van Goyen qui de-

vaient enlever un tableau en deux ou trois séances, combien fallait-il de temps à Jacob van Ruysdael pour parfaire ses chefs-d'œuvre, qui semblent si consciencieusement travaillés ? John Smith, dans ses précieux catalogues, enregistre près de quatre cents paysages de Ruysdael, soit environ une douzaine par an...

» Un portrait de Van Dyck ou de Hals en un jour, un paysage argentin de Téniers en une *matinée*, un canal de van Goyen en quelques séances, un paysage accompli de Ruysdael en quelques semaines, c'est à faire réfléchir les artistes *pignocheurs* sur l'impétuosité de leurs procédés, ou plutôt sur la froideur de leur inspiration. Qui aime bien va vite en amour, en art et en toutes choses qu'il aime.

» Les tableaux de Jongkind égayeraient de leur lumière vive les collections de tableaux modernes, trop souvent encombrées de peintures grises et noires. »

Mais pour les craintifs qui marchaient dans le sentier de la tradition, pour les conservateurs que les audaces effrayaient — ces audaces qui sont un devancement de l'avenir — et qui prenaient leur mot d'ordre chez les ponceux figés en de stériles répétitions. Jongkind avait été marqué par un échec, un refus au salon de 1863, refus qui, pour tous ceux qui l'essuyèrent, semble avoir été comme un baptême de gloire. Car, en 1863, Jongkind se trouvait en excellente compagnie au *salon des réproposés* : il y avait avec lui Whistler, Amand Gautier, Vollon, Gust. Colin, Benassit, Harpignies, Lavieille, Chintreuil, Lansyer, Saint-Marcel, Pissarro, Fantin-Latour, Berthélemy, etc. ; tous étaient les victimes d'un certain Signol, dont le nom se lit sur des horreurs, échouées chez les bric-à-bracs, sauf pour celles

que l'Etat, dans une sollicitude officielle, a abritées dans les musées de province.

Castagnary, qui voyait, en art, plus loin que le temps présent, écrivait alors — il y a quarante trois ans — au sujet de Jongkind :

« Voilà encore un peintre qu'il me semblait difficile de refuser, surtout en totalité. Son talent, si expressif et si original, n'est plus en question depuis longtemps. Tous ceux qui l'ont suivi dans ses travaux sont d'accord pour l'admettre. Le jury de 1852 l'avait récompensé d'une médaille de troisième classe. Depuis ce

temps, il n'a cessé de travailler et de produire. Son imagination se serait-elle affaïssée ? Sa main se serait-elle alourdie ? Il est peu vraisemblable, puisque c'est précisément à cette époque de sa vie que se rapportent ses meilleures œuvres, les *clairs de lune* étranges que vous connaissez et ces saisissantes *Vues de la Seine*, qu'on n'oublie plus lorsqu'on



EFFET DE NEIGE



FAUBOURG SAINT-JACQUES



SOLEIL COUCHANT A DORDRECHT

les a contemplées une fois. Moi, je l'aime ce Jongkind ; pour moi, il est artiste jusqu'au bout des ongles ; je lui trouve une vraie et rare sensibilité. Chez lui, tout gît dans l'impression ; sa pensée marche entraînant la main. Le métier ne le préoccupe guère, et cela fait que, devant ses toiles, il ne vous préoccupe pas non plus. L'esquisse terminée, le tableau achevé, vous ne vous inquiétez pas de l'exécution ; elle disparaît devant la puissance et le charme de l'effet. »

Mais pour un qui le fêtait, combien d'autres s'en allaient raillant ce vaillant, ce chercheur infatigable qui disait si parfaitement ce qu'il avait à dire. C'est même à ce je ne sais quoi, qui tient également de la mesure affective de la sensibilité et du tour de main qui lui est propre que Jongkind dut de faire école. Il eut des copistes et des imitateurs ; il eut des confrères qui voulaient voir avec ses yeux et peindre selon une formule qu'il inaugurait. « Une chose me frappe au Salon de 1882, écrit de Goncourt : c'est l'in-

Il ne faut donc attribuer l'action de Jongkind sur l'art de ses contemporains qu'à la très rare puissance de son talent, à son originalité qui se manifeste aussi précise, aussi tangible dans ses dessins, ses croquis et ses aquarelles, que dans ses peintures.

« L'action de Jongkind, écrit M. André Fontainas, a été considérable. Elève d'Isabey, il en hérite la clairvoyance toujours en éveil et l'amour du reflet qui chatoie. Mais d'où tient-il, sinon d'un atavisme immémorial et indéfini, les qualités décisives et poignantes qui lui font un tel style ? Nul, moins que lui, ne semble s'être inquiété du pittoresque propre à ses sujets. Il abaisse les yeux sur la rue où il habite, sur les arbres malingres d'une longue route plate, sur une surface d'eau unie où passe un gros bateau, et tout le tableau sous un ciel dont la sérénité calme, la douceur approfondie où l'éclat tumultueux est indiqué avec une précision incomparable, apparaît prestigieusement nuancé, mouvementé. entraîné



LA PASSERELLE

fluence de Jongkind. Tout paysage qui a une valeur, à l'heure qu'il est, descend de ce peintre, lui emprunte ses ciels, ses atmosphères, ses terrains ; cela saute aux yeux et n'est dit par personne. »

Ce n'est pas, cependant, que Jongkind ait rien fait pour se poser en chef d'école, et appeler autour de lui, en guise de disciples, la foule des flatteurs impuissante à créer et avide de moissonner dans son champ. Nous savons, en effet, par des lettres de Cals, lettres pleines de fraternelle affection que Jongkind était le contraire d'un mondain ; il ignorait la politique circonspecte de l'ambitieux, la diplomatie souple et complexe de l'arriviste, la flagornerie basse et rampante de ceux qui remplacent — et pour cause — le talent par de l'audace. Cals nous révèle même — avec quelle simplicité touchante où perce presque une excuse ! — que Jongkind était quelque peu alcoolique, et que « les petits verres » lui étaient aussi indispensables pour travailler que la vue d'un site pittoresque. Mais, tandis que nous avons l'œuvre du peintre sous les yeux, ces œuvres éclatantes de génie, ne nous arrêtons pas à ce souvenir et rappelons-nous seulement qu'Edgard Poë, qui eut lui aussi du génie, était, également, un dipsomane invétéré.

dans la vie universelle pour respirer et frémir. Il ne s'en est pas tenu à la surface du paysage ; dans la variété de leurs décors, une liaison occulte à travers la notation partout diverse et sincère s'est établie ; l'âme éprise dans les idées transparait, surprise et révélée par l'acuité si neuve d'une vision toujours en éveil. »

Né en 1819 — je l'ai dit plus haut — grand voyageur et pauvre, voué longtemps aux détresses les plus aiguës, aux tristesses les plus lamentables, à la misère la plus tenace, il trouve dans l'art et dans la rénovation qu'il imprimait à cet art, sa consolation et la force de vivre. Néerlandais, il a une place à part, en marge et au premier rang de l'école de 1830, à laquelle il appartient essentiellement. Mais en même temps qu'il s'éloigne, lui aussi, de la tradition du paysage historique, il écoute en son âme chanter l'âme néerlandaise, et lorsqu'il n'est pas à peindre au bord des canaux de Rotterdam ou de Dordrecht, il recherche dans le pays qu'il visite un endroit qui, à demi enveloppé dans la clarté de la lune, lui rappelle ses chers canaux aux miroitements argentés, ses longs chalands immobiles que domine un grand mat, ses voiliers qui se balancent le long d'une rive où sont entraînés au hasard

dans un bassin, et ces horizons au-dessus desquels des moulins agitent leurs ailes.

Qu'il s'agisse d'ailleurs d'étés tout éclatants de soleil ou d'hivers au cours desquels la neige, étouffeuse de bruit, s'est abattue, épaisse et lourde, moelleuse et fraîche et blanche; qu'il s'agisse de bateaux de pêche, avec leur haute mâture et leurs voiles, qui jouent comme des ailes sous la lumière, ou de routes tracées à mi-côte, dans la montagne, et bordées d'arbres, où l'automne, à chaque branche, à inscrit ses rousseurs de cuivre; qu'il s'agisse de larges surfaces d'eau, miroitantes de mille reflets, hérissées de petites vagues saccadées, qui ne sont que de mystérieux et perpétuels frissons, ignorant les spasmes plus violents de la mer brutale, ou qu'il s'agisse de maisons de ville alignées et municipales, avec leurs façades aux plâtres salis par la poussière des rues, et aux boutiques baroques pour des besoins de signalitique commerciale; Jongkind, qui s'est promené au milieu de cette infinie variété, l'a exprimée avec une verve jamais à court, avec un métier qui paraît spontané, tant il est sûr de lui, avec une sensation de vérité et d'art, qui le placent au premier rang des grands impressionnistes du siècle, qu'ils soient les glorieux imitateurs de 1830 ou les vaillants lutteurs de 1863.

Il y a chez lui le choc brusque perçu par la sensibilité et aussitôt retenu par des agents d'expression obéissants. Dans son œuvre

on voit un dessin, des touches, des traits, un désordre, une fièvre de saisir ce qui est insaisissable, d'arrêter en son vol ce qui est fugitif par essence, de retenir le nuage qui passe ou le rayon lumineux, qui monte, descend, s'étend, disparaît; et tout y est, tout, ce qui demeure et ce qui plane, la construction aux assises robustes, et l'effet dont un rien pourrait trahir l'harmonie; les éléments qui parlent de nature; et les caractères qui ont la précision de com-

mentaires géographiques; et tout cela est écrit, peint, lavé, par l'effort d'une synthèse inconcevable, faite peut-être d'instinct et d'irréflexion, mais, à l'examen, offrant la résultante d'une science à la puissance de laquelle rien n'échappe. « M. Jongkind est extrêmement fantasque, écrivait Thoré-Burger en 1865, et ce n'est pas un malheur. Il sabre sa peinture avec un entrain poétique, et il atteint des effets imprévus et merveilleux. Ses tableaux et ses eaux-fortes sont tou-

jours vivement appréciés par les artistes. »

Les amateurs aussi se sont mis à l'apprécier et à le comprendre; et ce serait une joie de revoir un jour une exposition complète de son œuvre, puisque l'artiste y apparaîtrait tout entier et s'offrirait à l'étude avec ses dons incomparables de spontanéité, de compréhension et d'imagination devant la nature, d'inspiration enfin vers la libre expression de la beauté.

L. ROGER-MILÈS



L'HIVER EN HOLLANDE



EFFET DE LUNE EN HOLLANDE

Le Musée d'un Chef de la Sûreté

PAR M. G. GORON



Après avoir parlé des instruments servant à l'arrestation et même à la punition des malfaiteurs, ou supposés tels, il n'est peut-être pas inutile de passer maintenant, toujours très rapidement, aux uniformes, armes, accessoires divers, ayant appartenu ou appartenant encore à la gent policière.

Nous commencerons si vous le voulez bien par ce qu'on appelait « Le Guet ».

Le soldat du Guet est comme on le sait, l'ancêtre du modeste « Sergot ». J'ai déjà touché précédemment, quelques mots succints de l'organisation de cet ancien corps de police, à propos

DESSINS

DE M. PAUL DESTÉZ

REPRODUCTION
RIGOREUSEMENT
INTERDITE

Ayuntamiento de Madrid



de halberdes, mais ce n'est pas un motif pour n'y pas revenir.

Au début, ceux qui le composaient étaient casqués, cuirassés comme les hommes de troupe, suivant la mode d'alors, très agréable à l'œil, mais cet accoutrement était un tantinet lourd pour appuyer une chasse sérieuse à un coupeur de bourses au pied léger.

Vers 1500 sous le nom d'Archers, les soldats du Guet ont encore, morions, corselets, gantelets, halberdes, épéux.

Je possède un de ces morions vénérables ; on me l'a garanti comme datant de Louis XI. Vous savez ? C'est la foi qui sauve ! Malheureusement je ne l'ai pas du tout et pour parler franchement et un peu trivialement « Je n'y coupe pas » ; On fabrique tant de vieilles choses aujourd'hui !

Mon morion fait tout de même son petit effet, quoique étant probablement l'œuvre d'un astucieux contemporain.

Je renchaîne :

Les Archers, tels nos actuels Agents cyclistes, innovèrent, pour ainsi dire, l'habitude des rondes de nuit, avec aussi peu de bruit que le leur permettait leur ferraille.

Ici une parenthèse.

Je ne crois pas possible de passer complètement sous silence les diverses tenues attribuées aux soldats de Police sous les non moins divers gouvernements qui se sont succédés chez nous, d'abord parce qu'elles rentrent dans mon sujet et ensuite parce qu'elles ne manquent pas d'un certain intérêt ; mais leur nomenclature détaillée serait fastidieuse.

En outre, si je possède pas mal d'accessoires, armes, coiffures, épaulettes etc... les uniformes me font défaut (car alors c'est un magasin de bric-à-brac qu'il me faudrait) et je ne vais en parler avec une vitesse vertigineuse que d'après les gravures et les estampes de ma collection.

Ceci dit, je saute allègrement quelques années.

Deux siècles seulement plus tard, sous le chaste et bien-aimé Louis XV, la tenue des descendants du Guet était : justaucorps bleu, veste et culotte blanches, tricorne, épaulettes, fusil, baïonnette. Les officiers portaient : épée, hausse-col et deux épaulettes ; les sergents, une seule et la halberde.

C'était m'a-t-on dit une institution de tout repos et qui dans tous les cas ne donnait pas grand mal.

Arrive la Révolution.

Avez-vous remarqué que chaque fois qu'une révolution triomphe et amène la République, on commence invariablement par supprimer la Police pour lui substituer la Garde Nationale, puis enfin, on la rétablit en l'appelant autrement et tout le monde est satisfait ?

Quand la République est « balancée » par une Monarchie, on change encore tout cela et l'on a soin de donner un costume différent.

Cela ne fait de mal à personne et procure au contraire un peu de besogne aux fournisseurs et aux gratte-papier arrachés pour quelque temps à leur somnolence habituelle.

Donc sous la Révolution, c'est la Garde Nationale qui est censée de faire l'office de Police, avec son habit bleu, sa culotte et ses guêtres blanches, son bicorne, voire même son bonnet à poil.

Sous le Consulat et l'Empire elle ne subit qu'une petite modification, suivant la mode d'alors et, sans doute comme réminiscence

de la Rome antique, elle est baptisée « Légion de Police », mais en 1813, devient Gendarmerie Impériale et se distingue alors par ses buffleteries jaunes.

Bien entendu, quand Louis XVIII arrive, elle est transformée en Garde Royale de Paris.

C'est en 1824, peu de temps avant la chute de Charle X, que sont créés les Sergents de Ville.

Ils ont habit, pantalon et gilet bleus, bicorne très haut de forme, une capote et une canne à la pomme ornée des armes de la ville de Paris. La nuit, pour se défendre contre les malandrins, ils portent un sabre qui ne tarde pas à céder la place à une épée.

A l'avènement de Louis-Philippe, on s'empresse de supprimer ces « suppôts de la tyrannie » et de leur substituer l'inévitable Garde Nationale ; mais presque aussitôt on les rétablit.

D'un même coup, la ci-devant Garde Royale de Paris, prend le nom de Garde Municipale.

Ici, nous nageons en plein modernisme et je vais m'arrêter là, les costumes ayant très peu varié depuis.

Pourtant quelques mots encore, ils n'ont rien de scientifique. Voilà 1848.

Fatalement c'est la Garde Nationale qui surgit à la place des troupes de Police.

Son harnais quoique ne brillant pas par la symétrie ni son luxe excessif, n'est pourtant pas dépourvu de pittoresque.

Il y a de tout dans cet équipement, des képis, des chapeaux mous, des tromblons (forme chère à Monsieur Pipelet des Mystères de Paris), des casquettes, des blouses, des redingottes, des vestes et toute la gamme des chaussures, depuis les bottes à l'écuyère, jusqu'aux sabots.

Et cela ne l'empêche pas de faire très sérieusement son devoir.

Comme c'était tout de même un peu trop négligé et qu'il n'était pas extrêmement commode dans ce tohu-bohu disparate de distinguer les honnêtes gens « chasseurs » des malhonnêtes « gibier », on ne tarde pas à donner aux Gardes Nationaux une blouse bleue, une cravate et une ceinture rouge, pour obtenir un vague semblant d'uniforme.

Je passe sur les Gardiens de Paris avec leur pantalon à basane, leur chapeau tyrolien, leur coupe-choux à manche de corne et leur brassard, pour retrouver en 1849 de nouveau les Sergents de Ville, vêtus comme les anciens, mais dont le bicorne est cette fois bas de forme, comme ceux de nos polytechniciens.

Leur épée n'est pas seulement un instrument de parade (une petite anecdote à ce sujet) :

Nous sommes arrivés aux deuxième Empire.

Un après-midi des crix d'effroi retentissent faubourg Montmartre ; des gens affolés galopent rue Grange-Batelière, hurlant, se bousculant, dégringolant, suivis de près par un énorme chien enragé qui, la queue entre les jambes, les yeux injectés de sang, la bave à la gueule, file droit devant lui sur le trottoir le long des maisons.

Un sergent de ville venant de la rue Drouot sur le même côté, à une dizaine de mètres met un genou à terre juste au bas des marches du passage Jouffroy, tend son arme à bout de bras et la bête vient s'y enfilier jusqu'à la garde.

Là-dessus, l'agent se relève, retire sa lame, l'essuie à un chiffon que lui tend un boutiquier voisin, vert de peur, la remet au fourreau et s'en va très tranquillement chercher du monde pour enlever le corps de l'animal enragé ; tout cela sans articuler un seul mot.

J'ai été témoin personnellement d'un fait semblable il y a une quinzaine d'années, à peu près au même endroit avec la différence que mon Gardien de la Paix avait un sabre baïonnette et qu'il avait sauté de l'impériale d'un omnibus.

C'est en 1855 qu'on prend l'excellente mesure à tous les points de vue, de faire broder des numéros au collet des agents.

L'Empire tombe, la République est proclamée, forcément plus de Sergents de Ville. C'est régulier.





Il y a même progrès

On en maltraite, on en assomme un grand nombre dans la rue; on s'en prend aussi à leurs femmes, dans leurs logements dévalisés de main de maître.

Il fallait cependant veiller à la sécurité des habitants.

On tourne la difficulté en fabricant des « Gardiens de la Paix Publique », titre qui avait la double qualité d'être un peu longuet et d'être innové au moment précis où l'on se battait furieusement.

Toujours la même histoire! On change le mot, la chose reste et chacun en est enchanté.

Leur costume était peu compliqué : vareuse bleu foncé à capuchon, gilet et pantalon de même couleur, casquette à visière carrée, dite américaine, dite aussi Poncet, du nom d'un criminel célèbre à cette époque.

Tout à fait charmant!

Je ne voulais parler que plus loin des Officiers de Paix, pour avoir l'air de procéder par ordre, mais j'ai une raison de faire une petite exception en faveur de ceux de 1870 : ils avaient des pattes d'épaulettes d'argent brodé, les galons de capitaine au képi et aux manches et menaient leurs hommes à l'ennemi.

En effet, la plupart de ces Gardiens de la Paix Publique, ceux non astreints au service de Police proprement dite, furent mobilisés, équipés à peu près comme les gardes nationaux de marche, et, se conduisant très bravement dans toutes les sorties, laissèrent par terre nombre des leurs.

La Commune éclate.

Cette fois on fait mieux que de les assommer : on en massacre, on en noie sauvagement, pour s'entraîner, en attendant les ultérieures fusillades.

M. Thiers, le libérateur du territoire, cet illustre diplomate qui par ses habiles combinaisons, avait su, avec un tel art, déchaîner cette exécration émeute, avait dans sa fuite précipitée à Versailles, oublié simplement de prévenir la Police, en général et les Commissaires en particulier, de cette insignifiante détermination.

Tout grand homme que l'on soit, on ne peut songer à tout, principalement à une chose d'aussi minime importance.

Si bien que quand ceux-ci, entr'autres, pour n'en citer qu'un, le sympathique M. Dodiau, du quartier des Halles où il était estimé et aimé de tous ses administrés, arrivèrent tranquillement prendre leur poste, ils furent attaqués par une meute en furie; roués de coups, eurent leurs vêtements en loques, et s'ils ne restèrent pas écharpés, morts sur place, ils ne le durèrent qu'à leur sang-froid et à l'aide courageuse de quelques braves gens.

Plusieurs furent pris et gardés comme otages.

Dans les documents que je possède il y a des lettres d'eux qui sont édifiantes.

C'est à la fois navrant et écœurant. Aussi quand il s'agit d'élever une statue au premier président de la Troisième République, se garda-t-on de leur demander leur souscription.

Pourchassés, les Gardiens de la Paix se hâtèrent de rejoindre l'armée de Versailles, avec cette louable et logique pensée que, destinés à se faire casser la physionomie, le mieux était encore d'avoir une arme pour défendre sa peau, au lieu de se laisser bénévolement éventrer.

S'il n'y a plus de Police alors à Paris, il n'en existe pas moins un Préfet de ce nom, c'est Raoul Rigault de sympathique mémoire.

J'ai, de lui, un portrait justement dans cette tenue de haut fonctionnaire : c'est une modeste mais curieuse lithographie.

Le nouvel hôte de la rue de Jérusalem arborait habituellement une vareuse bleue à revers rouges, largement galonnée d'or aux manches, un pantalon à bandes rouges, une ceinture non moins à franges d'or;

sur le cœur un ruban rouge à franges d'or. Ses bottes seules n'étaient pas dorées.

Jamais il n'y eut une telle orgie de galons et de clinquant que chez les chefs fédérés; hommes pourtant si simples, si austères, si ennemis du faste, de la hiérarchie et des futiles hochets de la vanité.

Il existait aussi des commissaires doués d'un charmant laisser aller dans leur toilette, probablement par esprit de contraste : veston, jaquette ou redingote de n'importe quelle nuance, képi, bérêt, ou chapeau mou, pantalon de garde national le plus souvent, et à gauche sur la poitrine, le fameux ruban rouge frangé d'or, leur insigne distinctif.

Les agents en uniforme n'existaient plus, c'est entendu! ces vivants et abhorrés souvenirs de régimes maudits, ces serviteurs du capitalisme et de la bourgeoisie s'étaient volatilisés, fuyant « lâchement » la douce perspective d'être étripés ou jetés dans le canal par de joyeux compères; mais restaient certainement ceux en civil, choisis parmi les frères.

Sans quoi quelle eût été la raison d'être des chefs de file?

Il est vrai que suivant l'immuable usage, la Police apparente était faite par la Garde Nationale de la Commune.

Rien de bizarre comme la vue d'une patrouille de ces gens armés jusqu'aux dents, accourant au pas gymnastique pour relever une grosse dame dégringolée sur la chaussée, par la faute d'une épluchure ou pour séparer deux de ces ineffables poivrots, qui pullulaient pendant cette nouvelle période, en train de s'administrer une « peignée ».

A côté des insignes communistes dont je viens de parler, je conserve à titre de curiosité, des médailles de « Magistrat de Police », « d'Officier de Police », le sifflet dont étaient munis les Officiers de Paix, un nœud de ruban tricolore que portaient les Commissaires sur l'épaule gauche de leur habit à la française, (tout cela datant de la Première Révolution), des cartes d'identité qu'avaient et ont toujours les agents pour se faire reconnaître en cas de nécessité: celles-ci sont du temps de Louis-Philippe, le chapeau en cuir verni avec cocarde, dont, sous ce règne, s'affublaient les Sergents de Ville pour leurs rondes de nuit; les képis dont l'Empire dota Officiers et Agents en outre de leur bicornie. J'allais oublier le brassard attribué aux Gardiens de Paris » en 1848, une épée et une écharpe de Commissaire de Police, remontant à 1842, époque à laquelle ces magistrats furent dotés d'un uniforme.

Il se composait d'un habit noir brodé de feuilles de chêne et d'olivier en argent, aux parements, au collet et à la taille, d'un pantalon et gilet noirs, bicornie à ganse et cocarde, épée à fourreau noir, écharpe tricolore en soie.

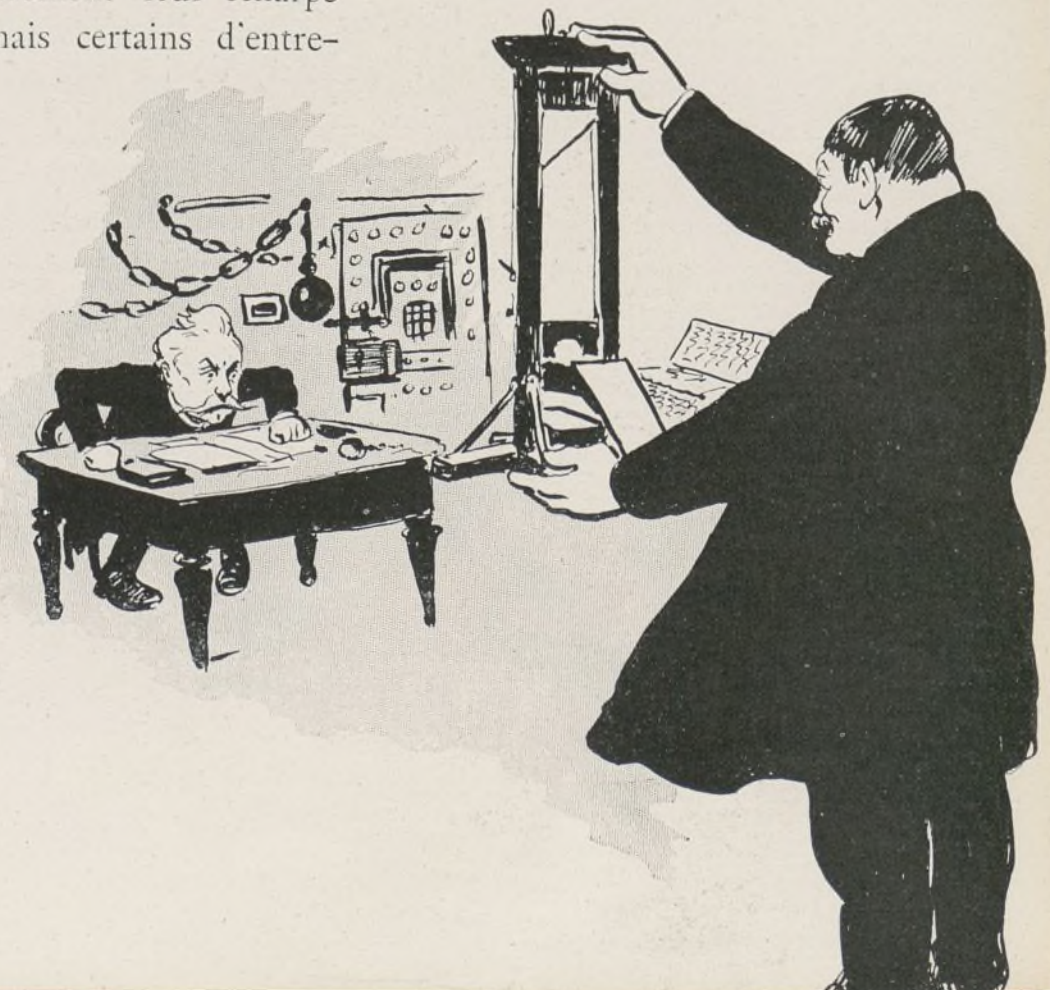
Cette tenue, qui n'a guère changé, est pour ainsi dire inconnue des Parisiens, les possesseurs ne l'endossant jamais. Le dernier, je crois, qui la portait, au 14 Juillet seulement, était M. Clément, commissaire au Délégations Judiciaires, aujourd'hui décédé.

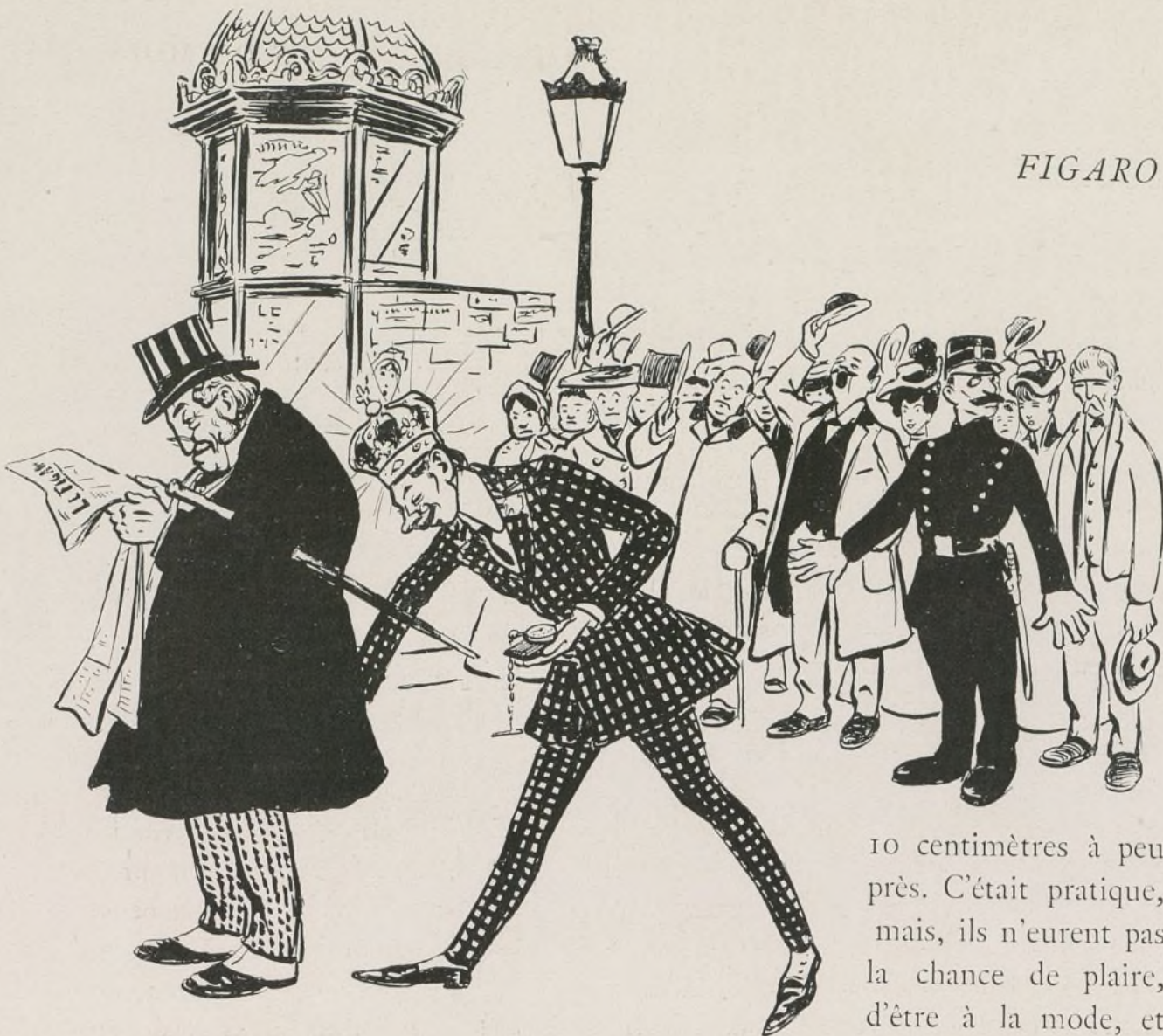
Dans les villes de province, on la voit plus souvent aux grandes cérémonies.

Les Officiers de Paix ont un uniforme que tout le monde connaît. Réglementairement leur écharpe bleue est à frange tricolores mais certains d'entre eux la remplacent par un gland argenté, fantaisie aussi innocente que peu coûteuse.

Je reprends ma revue.

Voici le cornet d'appel qu'en 1856, on avait distribué aux Sergents de Ville pour donner l'alarme la nuit. Il est en corne brune, légèrement aplati et long de





ro centimètres à peu près. C'était pratique, mais, ils n'eurent pas la chance de plaire, d'être à la mode, et on les rejeta.

Voici encore la crécelle que les Anglais avaient, dans le même but, qui ne rendait pas plus de services, pourtant, et qu'ils ont conservée de longues années. Je ne saurais affirmer qu'elle n'est pas encore employée dans certaines localités de la Grande-Bretagne.

Et la claquette de nos amis et alliés, qu'il ne faut pas omettre, et qui est de la même famille.

En Russie, chaque maison possède, suivant son importance, un nombre plus ou moins grand de « dvorniks » (portiers) qui appartiennent tous, ouvertement, à la Police. Dans les villes aussi bien qu'à la campagne, il y en a toujours un de garde, qui passe la nuit étendu sur une planche, en dehors de l'immeuble, emmitoufflé l'hiver dans sa peau de mouton crasseuse et puante. Il tient à la main une claquette qu'il agite d'heure en heure pour prouver qu'il ne dort pas, qu'il veille consciencieusement. Son collègue le plus proche lui répond par le même procédé et ainsi de suite; c'est follement amusant pour les personnes qui, n'étant pas habituées à ce suave concert, désireraient se plonger dans les bras de Morphée.

Eh bien! pour accomplir leur sacerdoce, ces excellents dvorniks se soucient fort peu de ressembler à des marchands de « plaisir » et ne s'en portent pas plus mal.

Il est vrai que « voilà le plaisir Mesdames », semble plutôt un cri ironique et déplacé en ce moment, dans un pays aussi secoué que celui-là.

Lorsque le guet auquel il me faut encore revenir faisait sa ronde nocturne, il trouvait aux angles des rues un gardien qui donnait l'alarme à l'aide d'une sonnette.

Or celle-ci s'est perpétuée pour ainsi dire jusqu'à nos jours, puisque dix ans avant la guerre Franco-Allemande, on l'employait encore dans les commissariats. On l'agitait sur la voie publique à des endroits et à des moments désignés, pour rappeler les patentés à leurs devoirs patriotiques en ce qui concernait par exemple l'arrosage et le balayage.

J'en ai conservé un spécimen.

J'ai fini avec cette question d'uniformes, d'insignes, de coiffures, d'armes, de bibelots variés dont j'ai un choix assez sérieux.

Avant d'aborder le chapitre des souvenirs matériels d'assassins, faussaires, anarchistes, cambrioleurs et autres gentlemen et ladies de marque, je jette un dernier regard à mes panoplies et je vois des coupe-coupe, mais ils sont plutôt du domaine de la justice expéditive, et je n'en parle pas, de même que des casques très connus également des policemen anglais.

Par contre, voilà une corde de pendu dont m'a fait cadeau le bourreau de Londres. C'est propre, c'est net, c'est fini, c'est soyeux, c'est fait avec une matière textile idéalement souple. Dans ce pays-là on ne néglige rien pour être agréable aux amateurs. Elle n'a servi qu'à trois lancements dans l'Eternité. J'ai failli assister à l'un d'eux, à Newgate, mais on m'a rappelé trop tôt à Paris.

Sur cette armoire j'aperçois une guilotine en réduction, c'est Berger qui l'a confectionnée à mon intention je veux dire pour m'en faire hommage : Ne confondons pas.

Après la mort de Roch, l'exécuteur des hautes-œuvres, ce brave Berger qui était son premier aide, espérait hériter de la place et du couperet. C'est Deibler qui fut nommé et lui demeura aide simplement. Jamais jusqu'à son dernier souffle, il ne put digérer sa désillusion, qui tourna au désespoir, à l'hypocondrie, à la neurasthénie, lorsque le fils Deibler — à l'exemple de ce qui c'était passé pour la famille Sanson — succéda à son père décédé. Il est vrai que Monsieur de Paris junior n'aura pas à opérer souvent puisque la peine de mort est actuellement abolie chez-nous. Messieurs les apaches et autres malfaiteurs ont seuls le droit de l'appliquer!!

J'ai là enfin contre un mur, derrière mon bureau, un objet suffisamment encombrant : la porte d'un cachot de Mazas, c'est un don de l'entrepreneur chargé de la démolition de cette prison désagréable, maussade, qui a été remplacée par ce palais délicieux, ce séjour enchanteur de sybarites qui a nom Fresnes, le paradis des coquins.

Succédant à plusieurs de mes anciens clients, exécutés sur place de la Roquette et de nombreux pensionnaires de tout acabit, respirait de l'autre côté de cette porte, l'illustre Almayer, ce loustic qui avait eu l'audace de filouter, sur le bureau du juge d'instruction, un ordre d'élargissement, de le timbrer, de le remplir et de le remettre au Municipal qui l'accompagnait; à la suite de quoi, il fut immédiatement remis en liberté.

Repris, condamné au bagne, envoyé à Cayenne, et, son temps fini, relégué sur place, il se sauvait, était repris et mourait quelque temps après.

On l'avait surnommé le Roi des Escrocs.

Chose tout à fait typique, c'est dans les Républiques meilleur teint, la Française et l'Américaine, qu'on emploie le plus ce vocable subversif autant que réactionnaire : le Roi de l'Acier, des Chemins de fer, du Lard fumé, des imbéciles; que sais-je?

Et, de plus, Roi des escrocs!! pourquoi affirmer un fait pareil? Pourquoi désobliger, humilier, d'avance, les hommes intelligents, dégourdis, désireux de conquérir ce sceptre spécial?

Est-ce que l'on peut prévoir — avec le progrès, dont nous sentons tous les jours davantage les bienfaits — quel sera le génial de demain qui dépassera de cent coudées l'ancien hôte de Mazas et qui, lui-même, devra s'incliner devant un plus malin encore?

Non. Croyez-moi! Pas tant d'emballement ou d'exagération! « Maître », « Syndic », « Président », « Vice-Président », sont des titres aussi louangeux, tout en étant plus sobres et moins difficiles à porter brillamment.

GORON

ancien chef de la Sûreté.



Les Livres

JADIS, PAR M. FRÉDÉRIC MASSON.
 ♦♦♦♦ LA DIXIÈME MUSE, PAR
 M. GEORGES OHNET ♦♦♦♦ L'ABBÉ
 CHANGINE, PAR JOHANNES GRAVIER
 ♦♦♦♦ L'AMAZONE BLESSEE, PAR
 M. MARCEL BOULENGER ♦♦♦♦ LE
 Puits des Ames, PAR M. P. B. GHEUSI
 ♦♦♦♦ CHER INFIDÈLE, PAR EDGY.

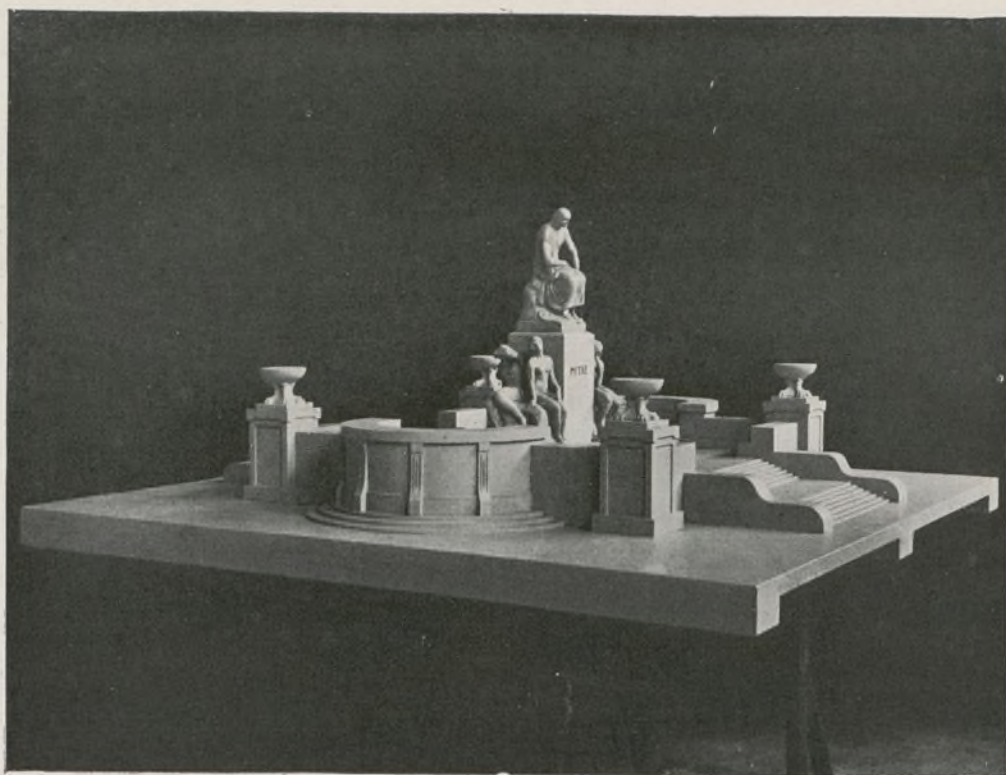
M. Frédéric Masson a publié récemment un second *Jadis*.

En lisant sur la couverture d'un livre le nom de cet écrivain éminent, une pensée tout de suite vient à l'esprit : Nous allons entendre parler de Napoléon I^{er} ! Cette sorte de tyrannie que le grand Empereur exerce sur les écrivains en général et sur M. Frédéric Masson en particulier, j'avais déjà essayé de la dire, l'auteur de *Jadis* l'exprime aujourd'hui avec une belle éloquence, dans la préface de son livre : « L'idée de Napoléon, dit-il, n'est point de celles qu'on prend et qu'on quitte à volonté, dont on amuse ses loisirs et sur qui l'on brode des fantaisies ; elle est dominante, absorbante, tyrannique si l'on veut, comme l'homme même... J'aurais devant moi autant d'années à vivre que j'en ai vécues, que je n'en distrairais point une journée pour d'autres études. » Et il ajoute, doutant du succès futur de son œuvre : « Ce n'est pas pour les autres que j'écris ces lignes ou ces articles, c'est pour moi ; je me donne la joie de la vérité, je vis avec mon rêve, j'approche — au moins en pensée — l'être surhumain, je le suis à travers le monde qu'il parcourt, je l'entends parler, je vois ce qu'il écrit, je crois pénétrer dans son âme... »

Mais il faudrait citer toute cette préface, où M. Frédéric Masson se dévoile lui-même avec tant de sincérité et d'éloquence. Quand on a lu les vingt volumes que M. Frédéric Masson a consacrés à Napoléon, on sent combien il dit vrai ; on devine à chaque page la joie qu'il a éprouvée à pénétrer un plus avant dans l'intimité de son héros, et on finit par éprouver soi-même cette joie à chaque découverte, car une telle passion est éminemment contagieuse.

Dans son livre d'aujourd'hui, il nous donne toute une série d'études où il laisse, comme toujours, percer sa tendresse, — dirai-je sa partialité ? — pour l'Empereur. Voici « Napoléon et les femmes » ; vous croyez peut-être qu'il se conduisit assez mal envers elles, quelle erreur ! « Il s'est toujours senti attendri et faible vis-à-vis des femmes, toujours embarrassé, car il a vécu jeune loin d'elles, et il n'a point acquis l'aisance que donne leur habituelle fréquentation ; seulement il a appris de l'histoire qu'elles nuisent aux affaires et il ne veut pas qu'elles touchent à la politique ; il déteste leur esprit d'intrigue et les force au silence.

Le voici à cheval : « Il montait mal, tenait la tête basse, les genoux en dehors, sans nulle assiette » ; mais quelle audace, quel train d'enfer il menait malgré son manque d'assiette ! Et c'est ainsi partout ; dès que M. Frédéric Masson perçoit un défaut chez son héros, — forcé de le noter par sa conscience d'historien, — il s'empresse à l'excuser, sinon à l'exalter ; et ce sont des pages charmantes sur les premières années de l'Élysée avec la restitution d'une figure tout à fait intéressante, celle de Costa de Bostilica, cousin de Napoléon ; d'autres encore, d'où l'actualité n'est pas tout à fait absente, sur les sentiments religieux de Napoléon qui sont incontestables aux yeux de M. Frédéric Masson, ennemi virulent de l'anticléricalisme régnant ; quoi encore ? Des notes vibrantes sur la Grande Armée, ses généraux et ses chefs ; une étude infiniment pittoresque sur l'étiquette napoléonienne substituée à l'ancienne étiquette des Cours et dont nous avons fait aujourd'hui le triste protocole ; une histoire des rubans et des plaques, des distinc-



PROJET DE MONUMENT COMMÉMORATIF POUR LE GÉNÉRAL MITRÉ
 Ancien Président de la République Argentine
 Par M. RECHBERG

parfois, égalent nos maîtres du XVIII^e siècle, leurs contemporains. Pour le XIX^e siècle, la liste serait longue à citer également de tous les artistes dont l'œuvre demeure immuablement belle, et marquant par des caractères indéniables les phases diverses de l'esthétique ambiante, depuis Egorof Cheboniev, Piménov et Demonth, jusqu'à Pérov, Répeire, Verestchaguine, Somof, Bakst, Lanceray et Benoïs. Il faut louer cette manifestation au sujet de laquelle il y aurait de longues pages à écrire, et il faut y aller chercher un enseignement dont nous n'aurons plus de longtemps les éléments sous les yeux.

*
 * *

Après le grand succès de ses œuvres au Salon de la Nationale, M. Arnold Rechberg, le statuaire allemand, jeune encore, mais déjà célèbre, nous devait une exposition particulière ; elle vient de succéder à la Galerie Georges Petit, à l'exposition de Cecil Aldin.

Arnold Rechberg n'est pas un inconnu pour les lecteurs du *Figaro Illustré*. Le *Figaro Illustré*, en effet, fut le premier organe français à analyser (1) l'œuvre du sculpteur, d'abord parce qu'il a beaucoup de talent et, ensuite, parce qu'en son pays il s'est employé utilement à faire apprécier nombre d'artistes français.

Les œuvres qu'il a réunies rue de Sèze sont de celles devant lesquelles il convient de ne point passer indifférents : elles ont la beauté de la forme, et elles portent en elles l'expression d'une pensée noble et haute. Rechberg est un philosophe en même temps qu'un technicien. S'il attaque parfois son marbre directement, il sait toujours qu'il signifiera quelque chose, et quelque chose en dehors de la banalité courante : ne lui demandez pas de joliesse, de mignardise, de coquetterie facile : il plane dans des sphères plus larges de l'idéal ; les grands problèmes de la vie le hantent et il en cherche — et il en trouve — la synthèse favorable au verbe plastique.

On sait d'ailleurs qu'il ne sépare pas son travail de pensée de son travail manuel ; sculpteur, il s'applique également à de grands dessins qui sont comme le commentaire graphique des formes qu'il crée ou qu'il créera, avec une ambiance réalisée, dont s'aide sa synthèse spéciale.

Parmi les œuvres nouvelles dont le *Figaro Illustré* n'a pas encore parlé, il en est une particulièrement attachante, par la noblesse du caractère et la richesse de la ligne : je veux parler du projet de monument à la mémoire de l'ancien président de la République Argentine, le général Mitré. Il a conçu un ensemble architectural imposant, au milieu duquel se dresse un piédestal. Le Président Mitré, dont l'action fut déci-

sive pour l'épanouissement de la République Argentine, est représenté assis, vêtu de la toge. Au bas du piédestal, d'un côté, deux figures symbolisent les forces endormies de la patrie ; de l'autre, deux autres figures évoquent l'activité nouvelle, le progrès, l'effort vaillant de la République émancipée. Aux quatre coins de la terrasse sur laquelle s'élève le groupe principal, des vases de bronze s'offrent pour les feux de joie qui s'allumeront aux heures de liesse nationale. Je ne sais si le projet de M. Rechberg sera choisi pour l'exécution définitive, mais il y a dans son œuvre une indication qui le désigne comme ayant le sens d'une vaste composition de décoration monumentale.

D'ailleurs, son exposition sera très visitée et, dès le premier jour, les amateurs et les artistes ont été unanimes à saluer en lui un maître de demain.

*
 * *

Enfin, je veux dire un mot d'une petite exposition qui vient de s'ouvrir à la galerie Hessèle ; il s'agit d'une série d'aquarelles, pleines de mouvements et très curieuses de caractère, de sincérité, de sympathie et d'harmonie, de Frédéric Drésel, un jeune artiste, né en Styrie, qui, pour n'être pas tout-à-fait un inconnu, avait certainement besoin de la manifestation dont je parle, pour asseoir définitivement sa réputation. Après avoir travaillé d'abord sous la direction de M. Kainzhaner, professeur à l'Académie de peinture de Gratz, il s'en fut à Munich, à l'atelier du peintre Franz Stuels. Enfin, après une tournée en Italie, en Belgique et en Hollande, il se fixa à Paris, et, chaque année alla puiser son inspiration en Bretagne.

C'est de Pont-Aven et de Pont-l'Abbé, qu'il a rapporté la belle série d'aquarelles qui fait le fond de son exposition. On remarquera parmi les meilleurs de ces feuillets, enlevés d'un pinceau alerte : *Les filets bleus*, *Les Mariés dansant la gavotte d'honneur*, que nous avons le plaisir de reproduire à la page suivante,



« Tout est accompli... »
 Marbre de M. RECHBERG

La danse un jour de Pardon, Le Quai à Concarneau, La sortie de messe, Le Marché aux Cochons, Le Bois d'Amour à Pont-Aven, La Rue à Pont-l'Abbé, etc. Exposition à suivre attentivement.

L. ROGER-MILES.

(1) Voir le numéro d'Avril 1906.

tions de l'ancien régime remplacées par le ruban rouge ; celle des dotations, des majorats qui servirent à l'établissement d'une hiérarchie nécessaire dans la France nouvelle. Bien d'autres chapitres encore sollicitent l'attention ; mais peut-être en ai-je dit assez pour donner une idée de la variété, de l'agrément, de l'intérêt de ce volume dont les vingt-cinq chapitres furent écrits au cours de trente années d'une vie littéraire dont ils viennent attester la belle et harmonieuse unité.

* *

M. Georges Ohnet a livré dernièrement une de ces « Batailles de la vie » auxquelles il nous fait assister depuis un quart de siècle — depuis *Serge Panine* ! — cette bataille était déjà gagnée devant les lecteurs du *Figaro* qui ont eu la primeur de la *Dixième Muse*, elle l'est aujourd'hui devant le grand public, dont la curiosité est très surexcitée par ce nouveau livre.

Songez donc ! on s'en va partout racontant que les personnages de la *Dixième Muse* seraient tous très réels et vivants, et que la marquise de Sortais, l'héroïne, poétesse au verbe harmonieux et au ravissant visage, Treillard, le poète dramaturge, et Florise Barel, femme de lettres éminente, Claudine Nantheuil, grande comédienne, et Fabreguiet, l'académicien directeur de la revue *le Mouvement*, et Parisot, l'éditeur, d'autres encore, seraient des figures parisiennes très reconnaissables sous des masques transparents.

En un mot, la *Dixième Muse* serait un roman à clef, — je me hâte de dire que pour ma part, je n'en veux rien croire. La vérité est que M. Georges Ohnet, sur lequel la « roserie » contemporaine s'est exercée avec tant d'abondance, a voulu se donner le luxe de faire une fois la peinture un peu « rosse » de ce monde des lettres où il a rencontré des censeurs si agressifs — en même temps d'ailleurs que des amis très résolus ; — il s'est attaqué au monde littéraire, et l'a dépeint en l'égratignant un peu, si peu ; le tableau est tout à fait ressemblant, plein de mouvement, d'agrément et de vie, souvent caustique, jamais vraiment méchant. Dans ce cadre si amusant et si exact, il y a, bien entendu, une romanesque histoire d'un très poignant intérêt dramatique, car M. Georges Ohnet n'a point changé d'école, il continue à croire qu'il faut des lièvres pour les civets et des sujets pour les romans, — en quoi il me semble bien avoir raison.

* *

L'Abbé Changine, le dernier roman de Johannès Gravier, qui porte ce sous-titre : « Une Paroisse sous la Séparation », fait honneur à la perspicacité de son auteur. Ce livre date, en effet, de quelques semaines déjà, et il fut imprimé à un moment où la prose de l'ex-curé de Châtenay — racontant ses Mémoires — ne s'étalait pas encore dans un journal. C'est heureux pour l'auteur, car on aurait tout lieu — si son livre paraissait aujourd'hui — de l'accuser de s'être trop

directement inspiré de la réalité. Bien au contraire, l'aventure tourne au bénéfice de M. Johannès Gravier qui a devancé l'actualité et s'est montré, en imaginant l'histoire de l'abbé Changine, devin bien supérieur à tous les Devah, Ramana et autres sorciers ; cette heureuse coïncidence servira certainement la fortune du livre et piquera la curiosité des lecteurs. Mais le roman, j'aime à le dire, a d'autres qualités plus sérieuses et la curieuse figure de l'abbé Changine dépasse de beaucoup la plate figure de l'abbé Delarue ; elles ne sont d'ailleurs pas plus conforme l'une que l'autre à la réalité, et je ne crois pas que nous soyons à la veille de voir beaucoup de prêtres comme ceux que nous peint M. Johannès Gravier, qui sont tout ce qu'on voudra, philosophes, amoureux, coureurs cyclistes, tout, excepté « prêtres ». Il y a là une sorte de mode qui tend à blesser les sentiments des catholiques en leur montrant leurs prêtres sous des aspects imprévus et scandaleux, elle est vraiment trop facile à suivre en ce temps d'anticléricalisme, et M. Johannès Gravier a trop de talent pour avoir besoin de sacrifier à cette mode. Ceci dit et le reproche fait, je tiens à noter que M. Johannès Gravier pratique la justice — ou l'injustice — distributive et que, s'il égratigne quelque peu les prêtres, il n'est pas



MARIÉS DANSANT LA GAVOTTE D'HONNEUR
Dessin de M. F. DRÉSEL, d'après son aquarelle

tendre non plus pour leurs ennemis : cela fait, si on veut, une moyenne... En tous cas, le livre est plein de mouvement, d'esprit et de verve ; l'histoire sentimentale de l'abbé Changine est vraiment émouvante, et les dessins dont Barrère a parsemé les pages sont tout à fait spirituels et jolis.

* *

M. Marcel Boulenger a publié un roman, *L'Amazone blessée*, où la « manière » de cet écrivain s'amplifie et s'élargit de façon remarquable. Il ne se contente pas, en effet, cette fois, de nous promener à travers les allées ombrageuses de la forêt de Chantilly pour nous faire cueillir, chemin faisant, des fleurettes gracieuses d'émotions courtes, de tendresses ironiques ; c'est un vrai roman qu'il nous donne, roman d'amour, de passion, de haine, et, — Dieu me pardonne — de politique. L'histoire des amours du prince de Venasco et d'Hélène Vernay, — réincarnation moderne du chef-d'œuvre sculptural, *L'Amazone blessée*, l'histoire de la révolution populaire qui déchire la principauté de Venasco et enlève son trône au prince est très émouvante, tragique même. Néanmoins, rassurez-

vous, M. Marcel Boulenger n'a point tout-à-fait dépouillé le vieil homme, il ne saurait pleurer et frémir bien longtemps, et, très souvent, au cours de son roman, une observation spirituelle, une aventure comique, une allusion à des personnages très vivants ou à des choses très actuelles, vient nous rappeler que si nous sommes avec M. Marcel Boulenger c'est pour nous divertir, et que le pays ensoleillé de Venasco — non loin de Nice — n'est point un décor de tragédie, mais un cadre riant, joyeux et très parisien.

* *

Bien loin de Paris, à travers des paysages de légendes, M. P. B. Gheusi nous conduit vers le *Puits des âmes* « sous le rocher sacré de la mosquée d'Omar, là où, parmi les sources en pleurs de Siloé, à travers les ténèbres des citernes, dans la nuit des cryptes insondables, les âmes des défunts évadés de la vie terrestre, viennent se recueillir et prier ». Le mystérieux héros de M. P. B. Gheusi ne vient pas tout à fait de si loin. Il sort du bain — tout simplement. A peine évadé de cet enfer, il vit une aventure amoureuse et tragique, et rencontre une passagère — ce

n'est pas celle d'Alfred Capus ! — dont l'égoïsme et la légèreté l'éclairent définitivement sur la vanité du monde et le décident à finir ses jours dans un couvent de Jérusalem. Cette aventure compliquée de maints épisodes émouvants se poursuit à travers les mers et les océans, et c'est une occasion pour M. P. B. Gheusi de nous offrir des descriptions pittoresques et fortes de pays magnifiques dont il fut le visiteur émerveillé.

* *

« Le cœur a ses raisons que la raison ne connaît pas ». Pascal nous l'a dit ; MM. de Flers et de Caillavet

nous l'ont répété en une exquise comédie ; Edgy entreprend de nous le prouver une fois de plus en un joli roman, qu'il publie sous le titre *Cher infidèle*. Ce « cher infidèle » est un certain Julien le Talais, charmant amoureux qui se fait bien vite adorer d'Etienne, mais qui, hélas ! à la première occasion, frivole, jeune, élégant, insouciant, oublie ses serments et trompe outrageusement Etienne qui, ulcérée, désespérée, s'enfuit pour ne jamais plus revoir le traître... dont l'absence au bout de fort peu de temps lui paraît insupportable et qu'elle rappelle bien vite, puisque « nul orgueil ne lui reste, puisqu'il lui est cher par les hontes et les douleurs qui lui sont venues de lui », et puisque « tu es — lui dit-elle — le plus parfait des amants, car, tu les contiens tous à la fois : bon et cruel, traître et sincère, plein d'ardeur et d'indifférence ; tu as le charme des dualités, tu es celui qu'on ne peut ni quitter ni trahir, et que jamais on n'oublie, tu es le véritable amant ». Je cite ces petits couplets pour vous montrer ce que l'auteur a pu mettre de délicate psychologie et d'observation heureuse dans le développement d'un sujet que mon analyse rapide a pu faire paraître banal.

PH.-EMMANUEL GLASER.

ÉLÉGANCE FÉMININE

Les tentatives en faveur du retour de la crinoline n'ont pas réussi. Les « cercelettes lancées en avant pour tater le terrain, ont dû battre en retraite devant la résolution bien arrêtée chez les femmes de continuer à s'empêcher dans les plis trop souples de leurs trop longues jupes.

Des goûts et des couleurs il ne faut pas discuter, surtout avec les filles d'Eve. S'il nous plaît de porter des modes gênantes et même dangereuses, on n'arrivera pas facilement à nous faire abandonner cette idée ; nous nous obstinerons à marcher comme des canes au milieu d'un flot d'étoffe qui serait admissible sur les tapis d'un salon, mais paraît bien déplacé sur le pavé souvent boueux de notre beau pays de France.

Ce n'est pas que je veuille livrer bataille en faveur de la crinoline. Oh ! Dieu ! non, car c'est, dans le genre opposé, un engin aussi désastreux que les jupes amples et molles. Avec toutes deux la démarche est difficile, il y a chance de choir, jupe et crinoline semblent avoir pour mission de nous donner des crocs-en-jambe et je ne vois pas la nécessité d'exalter une coupable aux dépens de l'autre.

Les garnitures sont de plus en plus ouvragées et d'un lourd !... Lorsque sur ces jupes déjà si encombrantes on ajoute des bandes piquées, des tresses, des incrustations de velours sur drap, de passementerie sur peau de soie ou de fourrure sur Irlande, on peut imaginer quel poids traîne autour d'elle la malheureuse créature condamnée à subir la mode. Il faut supposer à ces délicieuses femmes minces et frêles comme un roseau une endurance de martyr ou des muscles de coltineur pour ne pas plier sous le faix.

* *

Parlerai-je des chapeaux, dont l'aspect rappelle les coiffures de matamores avec toutes ces plumes défrisées qui vont de ci, de là se mêlant aux cheveux plus ou moins mal peignés ? Quel ensemble ! et comme il redouble de laideur quand la chevelure décolorée montre des mèches jaunâtres ou verdâtres assorties aux tons fâcheux des plumes. Cela n'est pas un conte, la chose arrive fréquemment et n'arriverait jamais si ces maladroites coquettes s'occupaient du plus urgent, c'est-à-dire de soigner leur chevelure avec la Poudre Capillus, qui existe en toutes nuances et rend aux cheveux leur couleur naturelle sans les teindre ni les mouiller. Cette poudre, propriété de la parfumerie Ninon, 31, rue du 4-septembre, vaut 5 fr. et 5 fr. 50 francs.

En été on redoute le soleil, en hiver on maudit le froid, on n'est donc jamais content et tout cela parce que l'épiderme trop susceptible souffre toujours des exagérations de la température. Ainsi, à ce moment, toutes les femmes se croient laides rien qu'à l'idée des frimas et se hâtent, en quoi elles ont bien raison, de poudrer leur visage avec la « Fleur de Pêche » cette merveilleuse poudre de riz que sa finesse et son adhérence rendent invisible et qui protège admirablement l'épiderme. Existante en quatre tons : blanc, rosé, naturel et Rachel Fleur de Pêche convient à tous les teints. Elle vaut 3 fr. 50 et 4 fr. Franco à la parfumerie Exotique, 35, rue du 4-Septembre.

* *

La loi punit le contrefacteur !... Elle aurait fort à faire, cette pauvre Justice qu'on dit boiteuse, s'il lui fallait condamner toutes les pernicieuses imitations des teintures à base de Henné dont M. Cuabrier, 43, passage Joffroy, est l'inventeur. Mais qu'importe, tout le monde sait à quoi s'en tenir et pas une raffinée, pas un moudain ne s'adresse ailleurs pour obtenir ces belles nuances naturelles aux chauds reflets qui vont du blond le plus doux au noir le plus intense et donnent, sans aucun danger, une nouvelle jeunesse en donnant une souple, brillante et abondante chevelure.

CHRYSANTHÈME.

AU SABLIER 14, Rue DROUOT, Téléphone 231-21
Spécialité pour DEUIL

DENTS conservées
FORMODOL
EN VENTE PARTOUT
Soignées, extraites ou posées
SA S'AGIT
DOUTER PAR LE
9.000 Attestations, Brochure Franco.
INSTITUT DENTAIRE, 2, R. Richer
128, Rue Rivoli, Paris.



PARIS
Rue Drouot, 21-23
GRAND DÉPÔT
DE
PORCELAINES-FAIENCES-CRISTAUX
CÉRAMIQUE

Vue générale des Magasins d'Exposition et de Vente du **GRAND DÉPÔT**.
La plus grande Maison du monde pour les Services de table, Dessert et Cristal.
Demandez au Grand Dépôt son Catalogue spécial de Services de Table, Dessert et Cristal, ainsi que les nouvelles feuilles d'Album colorées contenant les faïences et les services pour garnitures de Toilette en Cristal, envoyés franco sur demande.

Hygiène de la Bouche et de l'Estomac
Après les repas, 2 ou 3
PASTILLES VICHY-ÉTAT
facilitent la Digestion
Se vendent en boîtes métalliques scellées
1 fr., 2 fr. et 5 fr., portant la MARQUE DE GARANTIE **VICHY-ÉTAT**



Machines à découper
au pied et à la main

Bois, Scies, Dessins et Accessoires
pour le découpage

TOURS A BOIS ET A MÉTAUX
de tous Systèmes

BOITES pour la PYROGRAVURE
le CUI et l'ÉTAÏN repoussé

TIERSOT & C^{ie}
16, Rue des Gravilliers, 16
SUCCURSALES : 61, Rue des Petits-Champs

CYCLES
GEORGES RICHARD
23 AVENUE DES CHAMPS-ÉLYSÉES
PARIS

APPAREILS INDUSTRIELS
A PRODUIRE
Froid et Glace
PROCÉDÉS
RAOUL PICTET
PARIS : 28, Rue de Grammont
ENVOI FRANCO DU PROSPECTUS

Lits, Fauteuils, Voitures et Appareils mécaniques
pour Malades et Blessés

DUPONT

Fabricant breveté S. G. D. G. — Fournisseur des Hôpitaux

10, Rue Hautefeuille (près l'École de Médecine)

PARIS

LES PLUS HAUTES RÉCOMPENSES AUX EXPOSITIONS FRANÇAISES
ET ÉTRANGÈRES



FAUTEUIL avec grandes
roues caoutchoutées mû
par 2 manivelles.

FAUTEUILS-PORTOIRS
de tous systèmes.

VOLTAIRE ARTICULÉ
avec tablette-appui
pour malade oppressé.

Exposition Universelle, Paris 1900, 2 médailles d'or

Expositions (Lille, 1902) (Reims, 1903) (St-Louis (Etats-Unis), 1904) Grands Prix

SUR DEMANDE, ENVOI FRANCO DU GRAND CATALOGUE ILLUSTRÉ
AVEC PRIX, CONTENANT 423 FIGURES. — Téléphone 818-67

18, RUE DES MATHURINS
& 47, B^o HAUSSMANN
(Opéra)
LE HAMMAM
BAINS
TURCO-ROMAINS
SANTÉ, FORCE, HYGIÈNE
FONDÉ EN 1876

USAGE EXTERNE

LAURÉNOL

Chloro-aluminate de Zinc Sulfo-Cuprique

Sans Odeur, ni Mercure
DÉSODORISATION ABSOLUE

LAURÉNOL N° 1

Antiseptie — Gynécologie — Chirurgie
Hygiène — Médecine Générale

LAURÉNOL N° 2

Désinfection des locaux
Chambres contaminées
Cabinets — Urinoirs — Fosses d'aisances
Salles d'hôpital — Wagons
Crachoirs — Linges — Vases des malades

LAURÉNOL-VÉTÉRINAIRE

Chirurgie vétérinaire — Chenils
Étables — Écuries — Poulailleurs — Haras, etc.

Détail : Toutes Pharmacies

Gros : PHARMACIE NORMALE, 19, rue Drouot, Paris

Pour répondre à tous les besoins de la Médecine humaine et vétérinaire, de l'Hygiène
publique et privée, nous avons établi :

LAURÉNOL N° 1 - LAURÉNOL N° 2 - LAURÉNOL-VÉTÉRINAIRE

ANTISEPSIE - DÉSINFECTION



CRÈME EXPRESS JUX

Le Meilleur des
Entremets fins
Dans toutes les bonnes Epicerie.

Fourrures Grunwaldt

6, RUE DE LA PAIX, 6



PARIS



Mlle Marthe REGNIER
DU GYMNASÉ

*On se lève de tout,
mais on ne se lève
jamais des idées
fourrures de
Grunwaldt
Marthe Regnier*